

Le Samedi

VOL. II.—NO. 43

MONTREAL, 4 AVRIL 1891.

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS



SARA BERNHARDT
DANS LA TOSCA,
LORSQUE
L'HÉROÏNE
TUE SCARPIA.

SARA BERNHARDT
PARTANT POUR
LE THÉÂTRE

SARA BERNHARDT

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT.

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL. 4 AVRIL 1891.

CHASSE-SPLEEN

Le souvenir du bonheur perdu, est encore du bonheur.

Une boutique de prêteur sur gage est un véritable musée d'articles prêtés.

Les logements à des taux raisonnables ne comportent pas celui de l'eau.

Bien des gens n'ont de présence d'esprit que sur ce qu'ils ont de présent dans l'esprit.

En Suisse on fait des lits à musique; ils ne doivent jouer que des berceuses.

Les malins courent après la fortune en s'attachant à une fille dont le père l'a attrapée.

Rien n'est aussi facile que de dresser la liste des achats qu'on pourrait faire avec l'argent qu'on n'a pas.

On ne connaît exactement la valeur de l'affection de sa bien aimée que le jour où elle est évaluée par le juge.

Ce n'est que lorsque votre enfant commence à vous poser des questions qu'on apprécie le peu qu'on sait.

Deux hirondelles ne font pas un printemps, c'est vrai; mais quand elles s'en vont elles font un fait divers.

La seule occasion qu'on ait de juger un homme par ses habits, c'est quand il porte l'uniforme des prisonniers.

La police ne donne pas toujours aux voleurs éminents qui nous visitent la réception due à leurs mérites.

Quel paradis serait le mariage! si les époux étient l'un pour l'autre la moitié de ce qu'ils étaient quand ils n'étaient pas mariés.

Pauvre peuple! comme les politiciens l'exploitent! Le soir même des élections les uns prennent des culottes et les autres renportent des vestes.

CES BONNES AMIES

Henriette.—Si j'étais de toi, je ne permettrais pas au jeune Delord de me faire la cour; tu ne peux rien en espérer, sa position est tellement différente de la tienne que jamais son père ne consentira à votre mariage.

Justine.—Je crois que tu as raison; tu es tellement plus âgée que moi, que tu peux me parler comme si tu étais ma mère.

UNE ÉPIDÉMIE



—Moi, je ne me tiens plus. Je crois que c'est fini.

MOTS D'ENFANTS

Tante Anna (à Tommie qui est dans l'armoire aux confitures, grimpé sur une chaise).—Tommie! qu'est-ce que vous faites-là, monsieur? Tommie.—Je préparais une chaise pour que tu me cherches des confitures.

La petite Léontine va chez l'épicier: —Monsieur, donnez-moi un hareng, mais pas du tonneau qui est devant la porte. —Pourquoi donc pas celui-là, mon enfant? —Parce que... parce que... (Se tournant vers un gros chien qui s'éloigne).—Toutou, tu sais pourquoi, hein?

Charlie.—En attendant que papa vienne veux-tu jouer à cache-tampon dis Monsieur Tirelaccelle?

Monsieur Tirelaccelle.—Mais mon petit ami, je ne sais plus jouer à ce jeu là.

Charlie.—Oh! que si, papa disait encore hier que tu pourrais trouver un trente sous les yeux fermés.

Professeur.—Pourquoi la société doit-elle supporter les pauvres?

Élève.—Parcequ'ils ne peuvent pas se supporter eux-mêmes.

Voisin.—Il ne faut jamais le battre, mon petit ami, c'est très vilain.

Petit ami.—C'est ce que je disais hier à votre bœuf de fils quand il m'a flanqué une volée.

Le père de Joe s'est remarié avec Madame B, qui a apporté six frères et sœurs tout faits à Joe, Joe est très fier de ses talents en mathématiques, et l'autre jour comme on lui demandait combien il avait maintenant de frères et sœurs, il répondit, trois.

—Comment trois, je croyais que tu en avais six.

—Certainement six en nombre, mais comme ce ne sont que des demi-frères et des demi-sœurs, cela ne fait que trois frères et sœurs entiers.

UNE MAUVAISE NUIT DE PAQUES



Bellefouchette qui s'est décaréné à tous de bras a passé la nuit en très mauvaise compagnie.

TROP DE COMPAGNIE!

Une de nos belles montréalaises a reçu, cette semaine, la lettre suivante:

M.—présente ses compliments à mademoiselle—et la prie de bien vouloir honorer de sa présence le bal de charité qui sera donné le — à —

En attendant une prompte et favorable réponse,

Nous sommes, etc.,
Blanc, Hix & Cie.

L'auteur de cette remarquable missive est un de nos plus jeunes et plus capables commerçants, auquel sa maison a confié la signature sociale et et qui, préoccupé, plus que de raison, de ses affaires, a apposé, avec les salutations d'usage, la raison sociale au bas de l'invitation ci-dessus.

La jolie destinataire, reconnut l'erreur et le jeune marchand fut pétrifié d'étonnement en recevant la réponse suivante:

Messrs Blanc, Hix & Cie,

Votre honoreré du — reçue et son contenant dûment noté. En réponse, je vous informe que j'accepte la proposition qu'elle renferme et que je considère vos offres passées comme définitivement acceptées.

Je suis, etc.,
Miss... & Cie.

Des explications et des excuses furent données et acceptées, et pour éviter le retour d'une pareille erreur, le coupable a offert de donner son nom à sa charmante correspondante.

FAUT UN COMMENCEMENT

Joe.—Papa, est-ce vrai qu'un homme peut gagner beaucoup d'argent en faisant faillite?

Papa.—Certainement, mais pour sauver les apparences il lui faut établir un commerce quelconque avant de faire faillite.

PETITE VITESSE

Monsieur.—Je croyais que vous deviez aller au five o'clock tea de madame Alapose, et il est cinq heures passées.

Madame.—Oh! cela ne fait rien, son five o'clock tea ne sera pas prêt avant sept heures; elle a engagé la servante que je viens de renvoyer.

LA MEILLEURE DES PREUVES

Cliant.—Vous m'assurez que ces diamants sont véritables.

Bijoutier.—Je puis d'autant plus vous l'assurer, que c'est nous mêmes qui les fabriquons.

UN RAPPORT AMUSANT

Rapport du chef de train X... à l'inspecteur principal à L.... — Au passage à niveau K 43,500, six cochons ont été victimes de leur imprudence en franchissant la barrière dont la petite porte n'était qu'entr'ouverte, et se sont répandus sur la voie, malgré "l'insistance" du garde-barrière, même qu'il agitait son drapeau pour les faire "évacuer."

Malgré les avertissements du mécanicien, qui n'a pas cessé de siffler, ces animaux se sont obstinés (sic) à rester sur la voie. Le train, lancé à toute vapeur, en a fait un "cafouillement" général.

J'ai fait prévenir, par le garde, les autorités de la paroisse voisine que ce n'étaient que des cochons, ainsi que le chef de gare et le chef de surveillance auquel je l'ai dit moi-même en arrivant en gare, afin qu'ils aillent sur les lieux, pour qu'on les sacrifie de suite (!), si l'on veut en tirer quelque profit, car ils sont très gras et à point.

Il y a de ces choses qu'on n'invente pas.

LE MAITRE ET L'ÉCOLIER

—Qu'il fait sombre dans cette classe ! Rien qu'un mur gris, un tableau noir, Et puis toujours la même place, Et toujours le même devoir ! Toujours, toujours ce même livre, Et toujours ce même cahier ! Peut-on appeler cela vivre ? Moi, je l'appelle s'ennuyer ! Ainsi parlait, dans son école, Un petit écolier mutin. Le maître alors prit la parole, Et lui dit : —Quoi ! chaque matin, Toujours de cette même chaire Répéter la même leçon, Enseigner la même grammaire A ce même petit garçon, Qui reste toujours, quoi qu'on fasse, Ignorant, distrait, paresseux ! Lequel devrait, dans cette classe, S'ennuyer le plus de nous deux ? Tu le vois, l'élève et le maître Ont chacun son jong à charger, Mon enfant ; mais veux-tu connaître Le vrai moyen de l'alléger ? Accepte-le du Seigneur même, En le portant pour le servir ; Aime ton maître comme il t'aime : C'est tout le secret d'obéir !



I *Le père.* — Nous appelons cela une trompe. Donne lui ton biscuit, tu vas voir.
 II *Tomme.* — Est-ce dans sa bouche qu'il l'a mis ? ... Je comprends. C'est le bon Dieu qui a fait la trompe, hein, en mettant la queue devant ?
 III — Ah ! papa, viens donc voir, s'il est bête ce chien-là ! Il n'y touche seulement pas.

LES AIDES CUISINIERS

(Pour le SAMEDI)

Ils étaient tous les deux assis près de la fenêtre lorsque sa mère entra un plat plein de raisins à la main.
La mère. — Allons jeunes gens, vous me paraissez flâner, vous allez m'aider. Enlevez moi les grains de ces raisins, si vous voulez les manger ce soir en tartes.
Elle. — Certainement maman ; c'est un véritable amusement.
Lui. — Délicieux ! Madame Pierre ; nous allons vous cuisiner cela en moins de dix-sept minutes et demie.
La mère. — Je ne pense pas ; vous savez il y en a trois livres (elle retourne à la cuisine).
Lui. — Votre mère a eu là une riche idée, nous allons nous amuser une bonne heure. Voyons, comment vous y prenez-vous ?
Elle. — C'est bien simple ; tenez, vous n'avez qu'à presser les grains comme ceci.

UN MONSIEUR QUI NE CANNE PAS



Henriette, à M. Jenkins, de Londres. — Vous parlez français, naturellement ?
Jenkins. — No, no. Je woulderai, si je coulderai ; mais je ne cannerai pas.

Lui. — Hum ! ça n'a pas l'air si commode que ça.
Elle. — Que vous êtes maladroit ! Voyons, tenez votre raisin comme moi.
Lui. — Comme ça ?
Elle. — Mais non, comme ceci.
Lui. — Ah ! bien, je vois, de cette manière.
Elle. — Vous êtes de plus en plus gauche (elle lui arrange les doigts), là.
Lui. — Décidément, c'est charmant. (Elle retire ses doigts en rougissant.)
Elle. — Travaillez maintenant. Comptons combien vous égrainerez de raisins en cinq minutes.
Lui. — Pourquoi, votre mère, fait-elle ses tartes, elle-même ? La cuisinière est elle malade ?
Elle. — Du tout, mais ma mère ne laisse jamais les domestiques toucher à la pâtisserie.
Lui. — Oh !
Elle. — C'est une question de principe chez elle.
Lui. — Quand vous aurez votre maison, ferez-vous vous même vos pâtisseries ?
Elle. — Je ne sais.
Lui. — Mais le voudrez-vous ?
Elle. — Je crois que oui.
Lui. — Pétrir la pâte et enlever les grains des raisins ?

Elle. — Je le suppose. Décidément vous êtes en veine de faire des demandes absurdes, aujourd'hui.
Lui. — Au contraire.
Elle. — Vous devenez ridicule.
Lui. — Au contraire. Tenez si vous aimez à faire votre pâtisserie quand vous aurez une maison, je fournirai la maison et j'arrangerai les raisins par dessus le marché.
Une heure et demie après.
La mère, (parlant dans la cuisine). — Allons, jeunes gens, mes raisins sont-ils prêts ? je les attends.
Elle. — Oh ! mon Dieu ! Jacques, combien en avez-vous faits ? un, deux, trois... quatre ! vous n'avez pas honte !
Lui. — Peu importe ! voyons Emilie, est-ce pour Juin ?
Elle. — Jacques, lâchez ma main... oh ! voyons ! qu'est-ce que maman va dire ?
Lui. — Répondez, ou je garde la main. Donnant, donnant.
La mère. — Em... i... lie...
Elle. — Voyons ! ma main ! oui... oui... tout ce que vous voudrez Juin... Mai... Avril... Une minute maman, nous n'avons pas tout à fait fini. Oh ! Jacques, aidez moi ! voyons ! dépêchez vous. Ce sera pour Juin, je vous le promets. Là, êtes-vous content ?

LES PLAISIRS DU FOYER

Bouleau. — Où vas-tu, ce soir, pour te divertir ?
Rouleau. — Je reste à la maison, mon cher, rien ne vaut les plaisirs du foyer, ma femme va au Royal ce soir

LE MALHEUR DE SA VIE

Madame. — Je n'ai jamais vu de figure aussi désespérée que celle de votre vieil ami Arthur, qu'a-t-il ?
Monsieur. — Il a demandé en mariage, il y a à peu près dix ans, une charmante fille...
Madame. — Elle n'a pas voulu de lui.
Monsieur. — Au contraire ; elle l'a épousé.

LA PUISSANCE DES INTÉRÊTS CAPITALISÉS

On sait qu'un denier, placé à intérêts composés à la naissance de Jésus-Christ, aurait produit à la fin du dix-huitième siècle, une somme suffisante pour acheter toutes les richesses de la terre. Si Charlemagne vous avait légué la modique somme de un franc, il vous aurait certes fait un joli cadeau ; 1 franc placé à 5 0/0 en 814 vaudrait maintenant, à intérêts composés, 20,574,000,000,000,000,000,000 francs. Les coffres-forts de tous les Etats civilisés, et nous ne croyons pas qu'on en ait dans les autres, pourraient se vider de leurs trésors, les princes de la finance, les Rothschild et les Vanderbilt, les banques de France et d'Angleterre, verseraient sur ce monceau de richesses les trésors qu'ils possèdent, qu'on aurait à peine la billionième partie de la somme qui reviendrait.

NÉ BANQUIER



Le papa rentrant. — Donne-moi le un instant, mon trésor de bébé.
Le bébé. — Maman, charge-lui du loyer pour le temps qu'il m'aura

NOS CHÉRIS



Monsieur Smith.—Mon ami Charley vient d'acheter des tableaux superbes. Vous aimez la peinture, n'est-ce pas ? Si je ne me trompe pas, vous en faites un peu vous-même ?

Madame Brown.—Mon Dieu non ; mais je voudrais bien pouvoir en faire.

Tommy.—Oh ! maman ! Si on peut dire ! Tu as passé toute la journée d'hier à peindre le plancher de la dépense. Venez voir, monsieur, s'il est beau.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

—Enfin, vous avouez avoir donné au prisonnier un *pot-de-vin* ?

—Oui. Mais aussi il me regardait d'un œil *cave* !

—As-tu vu cette belle brosse à dents ?

—Je l'ai remarquée depuis longtemps, c'est la brosse de *mes rêves*.

Entre écoliers :

..... Le professeur de géographie était éreinté en faisant la nomenclature des départements ; arrivé au département de l'Indre, il fut obligé de s'asseoir.

..... Alors tu aurais pu le prendre pour une montre.

—???

..... Et dire que le professeur *montre*, assis, l'Indre !!

Credicé, quelle dose d'abrutissement !!

—Etonnant, cet X... ; il a la poitrine couverte de crachats !

—Je devrais être comme lui, malheureusement, quand je me suis présenté, les souverains manquaient de...

—De salive !

—Imbécile !... de place dans leurs ordres respectifs.

—Et voilà pourquoi tu n'est pas décoré !

—Tu l'as dit.

S..., intarissable bavard, parle sans cesse et pour ne dire jamais rien de vrai.

Une dame lui disait un soir :

—Mon cher, si j'étais cour d'assises, je vous condamnerais à vingt ans de mutisme forcé.

Sur la Cannebière :

—Hé bonzour, Marius, comment ça va mon bon ?

—Mal, mon pichoun, ze ne dors plus ! ze suis agacé par l'horloge de Saint-Joseph. Moncer, elle sonne si lentement qu'il est toujours le quart lorsqu'elle a fini de sonner !

—Bagasse et tu te plains ? Z'avais dans le temps une pendule qui était encore plus embêtante, quand elle se mettait à sonner onze heures, elle était obligé de s'arrêter à moitié pour sonner midi !...

Propos d'enfant :

Un petit garçon et sa sœur jouent sur le pas de la porte ; passe un gendarme à cheval.

—Lequel aimerais-tu mieux être, toi, gendarme à pied ou à cheval ? demande le petit garçon à sa sœur.

—J'aimerais mieux être gendarme à cheval.

—Pourquoi ?

—Parce que s'il venait des voleurs, je pourrais me sauver plus vite.

Au tribunal :

—Oui, pauvre père, votre fils est poursuivi pour escroquerie, pour avoir dépensé au-delà de ses ressources ; quand il était jeune, aviez-vous à vous plaindre de lui ?

—Il était très fier, mon président, dans les plus petites choses ; ainsi, il lui fallait des mouchoirs quand il

nous voyait, nous eses frères, nous moucher sur notre manche ou dans nos doigts.

Le Président ?—Oui, déjà des idées de grandeur !

Chaque jour un brave homme de petit rentier savoure dans son journal, les turpitudes et les crimes qui se commettent dans Paris et les affaires de cours d'assises. Ce qui ne l'empêche pas de dire à sa femme :

—Malsaine et pervertissante pour le vulgaire, cette publicité prodiguée à tous les attentats et forfaits, révoltante aussi pour les classes éclairées. Je ne comprends pas pourquoi l'on imprime de pareilles choses.

—Parce que tu ne manques jamais de les lire.

De l'intelligence chez les animaux :

Champoiseau possède un chien qu'il considère comme un prodige d'intelligence.

Un jour, il l'aperçoit les yeux fixés sur un roman nouveau, dans une espèce de contemplation.

Tout à coup, le chien ferme les yeux, s'assoupit et s'endort.

—Vous voyez, dit Champoiseau, il a compris !

Ceci se passe dans un musée de province.

Un visiteur, sourd comme plusieurs pots et accompagné d'un cicerone d'occasion, s'arrête devant un tableau représentant la *Mort de Marat*.

—Et ça ? demande le sourd.

—Ça, lui crie son compagnon, vous représente la mort de Marat, ou la Contre-révolution vengée.

—Ah ! oui... est mort... a trop mangé...

—Mais non, clame l'autre, la Contre-révolution vengée... bon sang !... par Charlotte Corday.

—Ah ! oui, répond le sourdaud, comprends bien... a mangé un cent d'échalottes cordées (!)

Oh ! ma rate !

Sur la devanture d'une librairie scientifique :

LES VOLCANS

et en sous-titre :

CE QU'ILS SONT — CE QU'ILS DEVRAIENT ÊTRE

La réforme des volcans est évidemment un problème qui s'imposait au monde savant.

Mons Rapineau, les jours d'hiver,
En dépit du froid très sensible,
Trouvant le chauffage trop cher,
N'use qu'un sou de comestible.
C'est pourquoi son malin neveu,
Pour embêter le pince-maille,
Un soir traca sur la muraille :
Ici l'on gèle à petit feu.

Ces Marseillais ! Ils seront toujours les plus forts des hommes sur l'art du bagout.

Avant-hier, sur les grands boulevards, au café de Suède, un cercle de journalistes et de gens du monde.

On parle des virtuoses lyriques du jour.

Tout à coup un Phocéan, parlant d'une artiste de son temps, engagée au Grand-Théâtre de Marseille ajoute :

—Elle chantait si bien, si bien, que les manchots eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de l'applaudir.

On bavarde après dîner et la conversation tombe sur la philologie.

—De toutes les langues européennes, dit un causeur, la plus difficile est la langue russe.

—Non, dit un autre, je crois plutôt que c'est la langue turque.

—Allons donc, insinua avec autorité un peu galant convive ; la langue la plus difficile à retenir est celle des femmes.

Tous les Parisiens qui flânaient sur les bords de la Seine il y a vingt ans, se rappellent avoir vu aux alentours du pont Royal un pauvre petit bâtiment maritime qu'on appelait la *frégate-école*.

On s'y baignait et l'on y dinait.

Un rimeur pessimiste a fait alors sur ce bibelot aquatique la fantaisie que voici :

Il est beaucoup de gens que ce bâtiment choque
Par sa vieille mâture et par ses vieux haubans
Mais comme on le peint tous les ans,
On le prendra pour un *neuf*, à la coque.

NOS CHÉRIS



La maman. — Elise, comment se fait-il que tu me donnes du tracés comme deux petites filles ensemble ?

Elise. — Je crois, maman, que je suis venue au monde jumelles.

L'INSTINCT DE FAMILLE



Delle Julie (dans sa fenêtre).—Viens voir. Il y a longtemps que je supposais que sa garniture de *scalp* est en chat. Regarde les petits qui ont reconnu la peau de leur mère.

LES MEDECINS DE MOLIÈRE

Molière est souffrant et il attend son médecin ou plutôt ses médecins, car il en a mandé deux. C'est Mauvillain qui entre le premier, ce Mauvillain que Molière a immortalisé par la réponse, devenue légendaire, qu'il a faite à Louis XIV :

—Sire, Mauvillain m'ordonne des remèdes ; je ne les prends pas ; je guéris tout de même, et nous sommes les meilleurs amis du monde.

Mauvillain tâte le pouls de son client, lui fait tirer la langue, observe son facies, lui prescrit un régime.

—Puis-je prendre de l'antimoine ? demanda Molière,

Sur ce mot d'antimoine, Mauvillain prend la mouche. L'antimoine, c'est le poisson des poisons, et il fulmine contre ce remède :

—Si vous prenez de l'antimoine, vous êtes un homme mort !

Il n'est pas plutôt sorti que Guéneau entre. Il tâte le pouls de son client, lui fait tirer la langue ; il observe son facies, lui prescrit un régime :

—Et surtout, lui dit-il, prenez de l'antimoine.

Et, au moment de le quitter, il lui demande une place de commis pour son neveu.

Comme il va pour sortir, Mauvillain revient et il aperçoit son ennemi, le partisan, le fauteur de l'antimoine. Les deux médecins s'emportent l'un contre l'autre, se traitent d'ânes bêtés et d'assassins : c'est la dispute de Trissotin et de Vadius transportée dans le domaine de la médecine.

—Prenez de l'antimoine, ou vous êtes un homme mort.

—Vous êtes un homme mort si vous prenez de l'antimoine.

Et tous deux laissèrent Molière fort perplexe et très abattu. Survient Laforêt, la servante au bon sens et à la taille robuste.

—Tenez, dit elle à son maître, voulez-vous que je vous dise ? Eh bien ! vous n'êtes qu'un malade imaginaire.

Malade imaginaire ! c'est un joli titre de comédie, se dit Molière. Et il tombe dans une rêverie profonde, et, prenant la plume :

—Elle sera jouée l'année prochaine, si je suis encore là.

ESPOIR MUET

Lui.—Puis-je espérer ?
Elle.—Oui, mais à une condition, c'est que votre espoir sera muet et que je ne l'entendrai plus parler.

LES ABEILLES

O vous qui sur les fleurs vermeilles,
Au printemps, bourdonnez si fort,
L'automne vous apporte, abeilles,
La mort.
Un paysan que rien ne touche
Enfume votre ruche, ô ciel !
Pour prendre de sa main farouche
Le miel.
Votre destinée est mauvaise,
Vous ne travaillez pas pour vous.
Souvent aussi cette loi pèse
Sur nous.

NOTRE DICTIONNAIRE

Persée.—Héros qui trancha la tête de Méduse (rien du radeau) et qui porte bonheur quand il est sou.

Prise.—Petite pincée de tabac dont un vainqueur s'empare sans vergogne.

Protée.—Papier qui change continuellement de forme... et surtout de destinataire.

Plaie.—Blessure que l'on ne voit guère qu'avec quatre tondus et qui n'est pas trop désagréable.

Pau.—Fourrure des Pyrénées qui s'écoule en Italie et dans laquelle les paysans mettent une poule le dimanche.

Forêt.—Bois qui sert à percer le métal.

Chaux.—Protoxyde de calcium que nous avons tous au mois d'août.

Cuir.—Peau tannée que l'on met au feu.

IL EST SI TRISTE APRÈS !

Madame Laflammeuse (à un de ses pensionnaires).—Tiens ! Monsieur Goulaffre, déjà levé, déjà chantant. Savez-vous que ça porte malheur de chanter avant le déjeuner.

Monsieur Goulaffre.—Possible, madame, mais j'aime chanter le matin, et je n'en ai jamais envie après le déjeuner.

UNE AFFAIRE FAITE



Delle Antonine.—M'aimerez-vous quand je commencerai à être vieille et dansée ?
M. de la Braise, dans un élan d'enthousiasme.—Mais est-ce que je ne vous en donne pas la preuve tout de suite ?

LARMES INTARISSABLES



Madame Bonneamie.—Hein ? Tu pleures ! On me disait pourtant que c'est toi qui as amené la rupture et que tu en ris.

Delle Elise.—Je ne dis pas non ; mais papa l'a poursuivi pour vingt mille piastres, pour rupture de mariage ; et je m'exerce à être convenable devant le jury.

LA SAGESSE DU CADI

CONTE ORIENTAL ET OCCIDENTAL

(Pour le SAMEDI)

Longtemps avant le règne du puissant et magnifique calif Haroun-al-Raschid, vivait aux environs de Bagdad un homme que tout le monde croyait riche. Lorsqu'il mourut, on trouva que ses coffres étaient à peu près vides. Le peu qu'il laissait fut distribué suivant son testament, lequel contenait la clause suivante :

“Des trois jeunes gens qui se considèrent comme mes fils, un seul est réellement mon enfant ; les deux autres ne sont que mes fils adoptifs. Je ne veux pas dire lequel des trois est mon héritier légal, et je laisse au Cadi le soin de le désigner. Je laisse entre ses mains mille pièces d'or pour être données à mon enfant lorsqu'il aura établi son identité.”

Les trois jeunes gens se rendirent immédiatement chez le Cadi, qui leur remit à chacun un bracelet en or et leur dit :

—Prenez cet anneau et parcourez le monde à la recherche de la fortune. Considérez ce bijou comme un talisman, surveillez-le, conservez-le et revenez me trouver dans trois ans. A votre retour, je vous dirai lequel de vous est le véritable fils de l'homme de bien que vous pleurez, et je lui remettrai les mille pièces d'or.

Les trois jeunes gens partirent immédiatement, se dirigeant chacun de leur côté. Ils ne se rencontrèrent jamais, ignorèrent leur destinée, mais se retrouvèrent tous les trois au jour dit devant le Cadi.

—Qu'as-tu fait de ton bracelet ? demanda le vénérable fonctionnaire au plus vieux des voyageurs.

—Le voici ; il m'a porté bonheur ; la fortune m'a souri et tout m'a réussi.

—Et toi ? demanda-t-il au second.

—Ma bague ne m'a pas quitté une minute, je l'ai portée pendue à mon cou, aussi mes affaires ont-elles constamment prospéré, je suis riche.

—Et toi ? demanda enfin le Cadi au plus jeune des trois coureurs de fortune.

L'enfant resta silencieux, rougit, et regarda à terre d'une façon embarrassée ; enfin il balbutia :

—Je ne l'ai plus, je l'ai... mis en gage.

—Alors le Cadi partit d'un grand éclat de rire et lui dit :

—Viens m'embrasser, ô fils de mon vénérable ami ; viens, que je te remette l'or que ton père m'a laissé en dépôt pour toi ; tu as prouvé en mettant ton bracelet chez ton oncle, que tu étais véritablement son fils.

VIVENT LES JOIES DU PRINTEMPS !



L'inoffensible plaisir de concilier le fumier des rucs avec les camions pressés et les petits chiens mal élevés.

LE PASSE-TEMPS DE PIERROT

Recommandée est la méthode suivante pour enseigner l'alphabet aux enfants. Le maître met devant leurs yeux un tableau alphabétique et dit :

—Que représentent ces figures ?—A. B. C.

—“abaisser.”

—Que faut-il pour le faire disparaître ?—F. A. C.

—“effacer.”

—Que suis-je en ce moment ?—E. L. V. “élévé.”

—Comment trouvez-vous M. le maire ?—U. P. “hupé.”

—Que faut-il faire quand on n'est pas le plus fort ?—C. D. “céder.”

—Quel est le devoir d'un enfant sage ?—M. E. R. S. P. T. C. P. R. E. M. R. “aimer et respecter ses père et mère.”

—Quelle était la veille d'aujourd'hui ?—C. T. I. R. “c'était hier.”

—Construisez quelques phrases.

—G. H. T. E. P. I. E. D. T. K. K. O. O. A. I. P. K. B. K. C. H. I.

—J'ai acheté et payé : Dé thé, cacao, oie, ipéca bécasse et hachis.

—C. R. O. D. C. D. O. P. Y. E. T. M. E. F. E. T.

—Ces héros, décédés au pays grec, étaient aimés et fêtés.

—De quelle lettre tire-t-on du fromage de la crème.

—De la lettre I “laiterie.”

—Quel fut le ministre du grand roi Dagobert ?

—C. T. L. O. A. “c'était Éloi.”

—Quelle était la femme de Ménélas ?

—L. N. “Hélène.”

—Qu'est votre père ?—A. G. “agé.”

—L'enfant obéissant ?—M. E. “aimé.”

—L'enfant méchant ?—A. I. E. D. T. S. T. “hai et détesté.”

—Que faire quand on est pressé ?—S. E. A. T. “se hâter.”

—Que vous dit votre maître ?—O. B. I. C. “obéissez.”

—Quel air a l'ignorant ?—R. E. B. T. “air hébété.”

—Que suis-je en ce moment ?—O. Q. P. “étourdi.”

—Et vous—M. R. V. I. E. “émervouillé.”

—Qu'est on sur un navire ?—K. O. T. “cahoté.”

—Quand on a V. G. T. “croyé,” que faut-il pour se mettre à l'aise ?—R. I. T. “hérété.”

—“hérété.”

—“hérété.”

—“hérété.”

—“hérété.”

—“hérété.”

—“hérété.”

—“hérété.”

—“hérété.”

—“hérété.”

—Qui est-ce qui monte à cheval ?—E. Q. I. E. “l'écurier.”

—Quand bébé est-il né ?—I. R. N. E. B. B. “hier est né bébé.”

—Quand on a trop parlé, que faire ? C. C. S. T. R. “cesser et se taire.”

—S. A. C. “est-ce assez ?”—O. U. I. “oh oui.”

—Répondez en anglais ?—I. S. “yes.”

En allemand ?—I. A. M. N. R. “ja, mener.”

—Fort bien, allez vous amuser.

—Ensemble. J. V. “J'y vais.”

PINCÉE DE CONSEILS

PROCÉDÉ POUR LA CONSERVATION DES CORDES, TOILES, ETC.

On fait sécher les objets dans un four ayant conservé un peu de chaleur. Après dessiccation complète, on les met à tremper quarante-huit heures dans une dissolution de sulfate de cuivre (couperose bleue), ensuite on les sèche.

MALADIE DES PATTES DE VOLAILLES

On connaît les caractères de cette maladie : il se forme sur les pattes des nodosités écaillantes, des croûtes dues à la présence d'un acarien, semblable à celui de la galle d'homme, le *Sarcoptes mutans*. Si on gratte avec l'ongle ces nodosités, on voit qu'elles sont composées de couches strati-

fiées d'une substance blanche nacréée, pulvérisable, donnant au doigt la sensation de la poudre de savon.

Divers remèdes ont été proposés, mais aujourd'hui on se trouve très bien d'un traitement très simple, conseillé par le docteur Régnard. On prend :

Vaseline 3 parties
Sulfure de carbone 1 “

La vaseline est dissoute dans le sulfure de carbone et on promène sur les pattes atteintes un bout de flanelle imbibé de cette préparation. Au bout de quelques jours les nodosités blanchissent, s'exfolient, tombent par plaques. L'animal lui-même aide à cette exfoliation.

Il faut avoir recours à une seconde opération quand la maladie est ancienne, et rarement à une troisième application.

Le sulfure de carbone, de même que la vaseline, se trouvent dans toutes les pharmacies.

LE THÉ DE PAILLE D'AVOINE

Les journaux ont déjà signalé, à propos de l'influenza qui a sévi dans le courant de l'hiver dernier, ce remède aussi simple qu'à la portée de tous. L'expérience a démontré son efficacité, et nous pensons être utiles à nos lecteurs en leur rappelant la recette :

On prend de la pure paille d'avoine ordinaire, bien sèche, on la hache en menus morceaux, on la cuit dans un peu d'eau et l'on obtient ainsi un thé brunâtre, de couleur un peu plus claire que celle du café ordinaire. On y ajoute un peu de sucre, l'on en prend une tasse le soir, une autre tasse le matin, et au bout de trois ou quatre jours, il n'y a de toux qui tienne. Ce remède convient à tous âges et pour tous les catarrhes. Il est surtout recommandé aux personnes qui comme les instituteurs, pasteurs, avocats, etc., sont obligés de beaucoup parler et qui sont sujettes aux maux de la gorge et du larynx. Le remède est en tous cas, peu coûteux et facile à essayer.

REMÈDE AMÉRICAIN CONTRE LE FROID AUX PIEDS

Si vous êtes en chemin de fer, et que vous ne puissiez parvenir à vous réchauffer les pieds, déchaussez-vous, changez vos chaussettes ou vos bas de pied, mettant le bas du pied droit au pied gauche, celui du gauche au droit. Réchaussez-vous, et le tour est fait. Vous aurez les pieds chauds de suite.

Cependant le procédé n'est bon à connaître que dans le cas où l'on serait seul dans un wagon.

MOYEN POUR REMETTRE A NEUF LES VELOURS

On peut rendre au velours qui a été mouillé, son brillant et sa souplesse primitifs, en le mouillant à l'envers et en le passant à plusieurs reprises au-dessus d'un fer chaud, sans le toucher cependant. La vapeur formée par l'eau et la chaleur mises en contact, a la propriété de redresser et de démêler les fils soyeux de l'étoffe qui avaient été écrasés par l'eau ou l'humidité.

TOUT VIENT A POINT A QUI SAIT S'ÉTENDRE



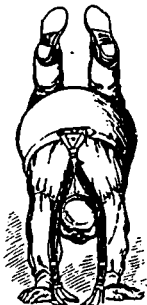
I
— Satanées bretelles.



II
— Ah ! bah ! Les bras me raccourcissent. Jamais je ne les rejoindrai.



— Une idée !



IV
— Faudra bien vous soumettre ou vous démettre, allez, mes petites !



V
— Là ! ! ! Je n'ai encore jamais été pris de court.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES.

Louiffon Tenne était paraît-il dans son enfance, turbulent et diabolin.

Voici le récit d'un tour qu'il joua, lorsqu'il était enfant de chœur, au premier chantre de sa paroisse.

Dans ce temps-là, à l'église du village où il demeurait, comme dans beaucoup d'autres églises encore, les cordes des cloches pendaient dans le chœur au-dessus du lutin Or, le premier chantre était chauve et portait perruque, ce qui était la cause d'une tentation perpétuelle pour l'enfant de chœur assis derrière lui.

Un jour, il n'y peut plus tenir; il s'empare d'un cierge cassé, en tire la mèche enduite de cire et joint d'un nœud bien serré les poils follets de la perruque à la corde de la petite cloche. Puis, le moment venu de tinter, il tire la corde, qui, en se relevant, enlève la perruque et la fait voltiger convulsivement dans les airs.

Fou rire des assistants, fureur légitime du chantre, indignation du curé, qui, après la messe fait ranger tous les enfants du chœur en demi-cercle dans la sacristie, et les interroge les uns après les autres.

Chacun nie, bien entendu.

Il avait gardé le plus suspect pour le dernier et déjà sentant faiblir sa colère en regardant la figure de l'espégle qui l'épiait du coin de l'œil.

— C'est donc toi, Louiffon Tenne? demanda le curé.

— Dame! monsieur le curé, puisque ce n'est pas les autres, il faut bien que ce soit moi, répondit le coupable en prenant son air le plus patelin.

— Va t'en! cria le curé d'une voix terrible.

Et tandis que l'enfant de chœur s'esquivait sans se le faire répéter deux fois, le curé soulagea son indignation en partant d'un éclat de rire qu'il avait eu grand-peine à comprimer jusque-là.

**

Il y a quelque temps, une troupe de pauvres artistes dramatiques étaient venus jouer à Lévis. Il y avait foule dans la salle théâtrale.

La troupe interprétait un mélodrame dont voici à peu près l'intrigue:

Une jeune fille recevait chez elle, malgré la défense continuelle de son père, un jeune homme qu'elle aimait. Tandis que celui-ci était en visite chez la jeune fille, le père de cette dernière entre. Le jeune homme se cache, mais il oublie son chapeau sur la table.

FORMULE PEU EN VOGUE



M. Fussy. — Voulez-vous être ma veuve, mademoiselle?

Delle. Bouton de Rose (indignée). — Monsieur!

M. Fussy. — Oh!... Ah!... Excusez ma distraction... Vous savez... je vous fais la demande... là... vous savez... voulez-vous me donner l'avantage de pouvoir devenir votre veuf.

SCRUPULE MAL PLACÉ



Lui. — Ecoute, mon miel, si tu manges encore de l'oignon, je ne t'aimerai plus.

Elle. — Jamais je ne croirai, cher, que tu permettras à un petit végétal de se mettre entre nous deux.

Le père aperçoit le couvre-chef, allonge vers lui son index menaçant et s'écrie:

— A qui appartient ce chapeau?

Confuse, la jeune fille se tait.

Mais voilà que tout à coup une voix crie au parterre:

— C'est à D'Jaude Orvalle!

Ainsi s'appelait le chapelier de l'endroit qui avait fourni les accessoires aux artistes.

Un rire épileptique éclate dans la salle.

Cependant, l'acteur imperturbable continue son rôle:

— Le lâche! qu'il se montre...

Alors on voit un spectateur se lever d'un siège réservé, fier et dédaigneux; c'est D'Jaude Orvalle. Il est indigné.

— Moi un lâche! dit-il. Viens-y donc, c'est moi qui vais te rincer, impertinent que tu es! je t'attends en sortant!

**

Dans le courant du mois dernier, une jeune dame de cette ville alla au marché pour acheter quelques volailles.

En entrant dans la Halle, elle voit un habitant qui était en train d'étaler sa marchandise. Elle s'approche de lui et lui demande d'un ton poli s'il avait des dindes à vendre?

— Non, répondit l'autre, d'un air moqueur et en se rengorgeant, mais je puis vous vendre des graines de poule.

La dame, ne sachant quoi répondre à l'attaque de l'impertinent vendeur, se préparait déjà à le quitter, lorsque subitement elle se retourna et lui dit:

— Oh! oui, il me semble que j'ai déjà entendu parler de cela; n'est-ce pas de ces graines que nous mettons en terre le printemps et qui à l'automne nous produisent des habitants? Merci, je n'en veux pas.

Ce dernier fut tellement hébété, qu'il la regarda s'en aller sans pouvoir répondre un seul mot.

**

Voici que le suicide gagne les campagnes: L'été dernier, dans les environs du village Lablague, un paysan voit un homme se jeter dans une rivière; il s'y jette après lui et a le bonheur de le retirer sain et sauf.

Mais voilà qu'un quart d'heure après, il aperçoit son homme accroché à la maîtresse branche d'un arbre.

— Si c'est une idée fixe, se dit-il, laissons le faire.

Le soir, il reçoit du maire de la localité, une verte sermonce, pour avoir laissé un homme se suicider sous ses yeux.

— Que voulez-vous, dit-il, en forme d'excuse, je venais de le retirer de l'eau, j'ai cru qu'il s'était pendu pour se faire sécher.

*

On rapporte que lorsque Gia, L'H Anse vint s'établir à Lévis, on lui demanda:

— Connaissez-vous déjà Lévis avant aujourd'hui?

— Certainement! avait-il répondu; du temps que j'habitais Saint-Jean I. O., je venais toutes les semaines y passer une quinzaine de jours.

**

Un jeune homme d'un physique agréable, qui désire se marier, voudrait faire la connaissance d'un... monsieur âgé et ayant de l'expérience, afin de le dissuader de son projet.

AGUE ERAITE.

Lévis, avril 1891.

MAUVAISE MESURE

Juge (chauve). — Si la moitié de ce que dit le témoin est vrai, votre conscience doit être aussi noire que vos cheveux.

Prisonnier. — S'il faut juger de la conscience d'un homme par ses cheveux, vous devez en avoir fort peu.

THÉÂTRE - ROYAL



Les amateurs de théâtre fantaisiste ont eu de quoi se contenter cette semaine au théâtre Royal. La troupe de Lilly Clay y donne un spectacle des plus variés. La soirée débute par une féerie charmante, avec décors et costumes magnifiques, et se termine par deux comédies très amusantes.

La troupe est une des plus nombreuses qui ait encore joué au Royal, elle se compose d'au moins 40 artistes. Le théâtre est comble tous les soirs. Les deux dernières représentations auront lieu cette après-midi et ce soir.

**

La semaine prochaine, (commençant Lun li le 6 avril) la troupe Kate Dunlae et Walter Fletcher, donnera au Royal "Our Malindy". La pièce est jolie, la troupe excellente et les décors et les costumes magnifiques.

M. Add. Weaver, le vétéran minstrel jouera également dans cette pièce, on y entendra aussi de charmantes mélodies. Les prix seront les mêmes que d'habitude.

**

Pendant la semaine commençant le 13 avril on jouera au Royal: *Lost in New-York*.

Une connaissance qui vous tient à distance



Elie. — Mon cher, attention! On ne doit pas se servir de lunette d'opéra dans cette promenade.

Félix. — Faut toujours bien que js sache si cette dame est une de mes connaissances, afin que je la salue; et tu vois que sa traine de robe ne me permet pas de la voir de plus près.

LE SAMEDI
POISSON D'AVRIL



—Pas de chance ! avoir espéré pendant tout le carême voir poindre un *ban* à l'horizon et ne recevoir qu'un mauvais poisson... d'avril.

PREMIERS PAS

! Certes, il tenait déjà bien sa place nouvelle dans la maison, son berceau près du lit, sa haute chaise à table, et partout un rappel de cette vie enfantine, souriant dans les joujoux qui traînent, et les blancs et doux vêtements du premier âge, Mais voici tout à coup sur les tapis et les parquets l'appui d'un petit pas maladroit, d'abord irrégulier, heurté et qui bronche, puis marquant l'entrain et la vitesse d'une poursuite ou d'un jeu. Vif émoi ! il marche ! Il marche avec une hésitation de tout l'être, ses petites mains tendues écartées en balancier ; et à le surveiller, à le suivre on sent qu'un être se révèle d'initiative et de volonté, allant tout de suite à la lumière, à l'attirante fenêtre où l'espace lui apparaît, le transformation du ciel, le vol des oiseaux ; ceci avant la

recherche d'un coin préféré ou l'élan vers un jouet qu'il rattrape avec un désir déjà plus rapide que les petites jambes, une fixité de regard, une volonté du but et de l'indépendance.

Un joli mot de mère : " Quand mon fils a commencé à marcher seul, j'ai senti qu'il se détachait de moi. " Un coup pénible au cœur, cette première tentative d'éloignement que l'enfant renouvellera plus tard à chaque élan de sa jeunesse... " Il s'appuyait aux meubles, s'accrochait à sa robe, puis un jour il se retourne, essaie ses pas tout branlants, s'équilibre, et le voilà parti ! Oh ! j'ai pleuré ! "

Oui, c'est le premier départ et la première imprudence : heurt aux meubles chutes légères ; des cris et d'abondantes larmes en révolte contre la douleur inattendue et la dureté de la vie ; aux inexpériences, viendront l'adresse, la précaution,

les repères choisis pour aller d'ici, là. Et c'est une étape importante dans la vie enfantine, si bien que les mères l'inscrivent dans cette mémoire des menus faits et des dates charmées qui font le divin rabâchage des familles, et que les premiers petits souliers comptent parmi leur reliques, plus tard retrouvés et comparés : ceux-la plus larges, plus forts aux pieds solidement chevillés des fils, ceux-ci plus étroits, délicatement enrubannés pour les fillettes, et tous presque neufs, à peine fanés aux semelles, ayant la destinée de toutes les parures du jeune âge, dépassées vite par la croissance de l'être car l'enfant pousse et grandit toujours, de matin en matin : c'est son travail et sa loi, écartant et rejetant ses enveloppes successives, montant jusqu'au baiser qui se penchait pour lui.

PAS COMME DANS L'ANCIEN TEMPS



Grand-papa. — Où est-elle donc ta glace ? Voilà une demi lieue que nous marchons.
Fred. — Nous arrivons ; il n'y a plus que trois milles.

Grand-papa. — Vous allez voir comme ça patinait de mon temps. Voilà trente ans que je n'ai pas touché à la glace et cependant...

Tommie. — Prends garde, grand-papa, c'est glissant.

Grand-papa. — Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Faites donc faire des ronds comme cela à vos petits norvaillons d'aujourd'hui !



— Ça, ça marche ! Hourrah ! Suis-moi bien, petit.

Tommie. — Méfie-toi, voilà un traineau qui vient à Pépouvanche.

Grand-papa. — Peuh ! Ah ! Jérusalem !!!

Tommie. — Bou, hou, hou ! Mes genoux !
Grand-papa. — Ohio ! Ma tête ! Mon pauvre dos. Vas donc plus vite.
Fred. — Ça me fait mal partout ! C'est maman qui va m'en donner une volée !

LES CENT DINARS DE NADIR-KERREDDINE

Kerreddine était premier-ministre du bey de Tripoli et le pays n'avait qu'à se louer de sa paternelle administration. Mais les ennemis que lui avait suscité son intégrité et sa fermeté bien connues, se ligèrent contre lui et, profitant d'un long voyage administratif qu'il avait entrepris dans la province, à la recherche d'abus, ils travaillaient à le perdre dans l'esprit du Bey. Ils y réussirent malheureusement, si bien qu'il fut jugé sans être entendu, de faux témoins soudoyés contre lui, affirmèrent des prévarications imaginaires et, la faiblesse du Bey aidant, quand il revint de voyage, il fut arrêté, jeté immédiatement dans un noir cachot et le soir même, deux esclaves muets lui apportaient le fatal cordon. Le corps de l'infortuné Kerreddine fut, injure suprême, divisés par quartiers pour être suspendus aux portes de la ville, avec une inscription relatant la sentence du bey, la confiscation de ses biens et l'arrestation ou l'exil de sa famille et de ses amis.

Kerreddine avait un fils, Nadir, jeune homme

âgé de 18 ans seulement, mais d'un esprit précocé et que la sage prévoyance de son père avait doté d'une forte éducation qui, jointe à une grande sagacité naturelle, faisaient du jeune Nadir, à peine sorti de l'enfance, un homme déjà supérieur et digne des plus hautes destinées.

Des serviteurs dévoués du ministre disgracié, l'ayant déguisé à la hâte et fait évader du palais de son père avant son envahissement par les soldats du bey, il errait à l'aventure, ne connaissant pas le sort de son malheureux père, que la pitié des serviteurs lui avait caché, quand sa mauvaise étoile l'amena à une des portes de la ville et il aperçut avec horreur, surmontant une partie des restes mortels de l'homme vertueux qui avait été son père, l'inscription qui racontait aux passants, le sort terrible de l'infortuné.

Nadir, à cette vue, fondit en larmes et s'affaissa sur le sol, songeant avec effroi à tout ce qu'il perdait dans cette fatale journée.

Outre sa fortune et son rang, ce qui le touchait certes peu, l'horrible fin de ce père qu'il respectait et aimait si ardemment faisait le principal sujet de sa douleur. Il ne pouvait s'arracher de là, malgré tout le péril qu'il courait en

attirant, par sa douleur, l'attention des passants, quand un vénérable derviche, monté sur un âne gris, passa par-là et le vit. Voyant pleurer ce jeune homme, le bon derviche voulut le consoler, mais, quand il l'eut examiné de plus près, il l'entraîna de force à quelque distance de ce lieu horrible et lui dit :

— Pauvre enfant, ton infortune est immense, mais la bonté d'Allah est plus grande encore. Je te connais et j'ai connu le juste qui fut ton père ; il est mort, que la volonté du Seigneur s'accomplisse. Quant à toi, Nadir, sèche tes larmes et dérobes-toi par la fuite la plus prompte aux dangers qui t'entourent. Monte sur mon âne, il est à toi, prends ce manteau et cette bourse, elle contient cent dinars d'or, qu'un homme charitable m'avait donnés, ce matin même, pour soulager des infortunés. La tienne est la plus grande que je connaisse ; prends donc cet or qui te servira à gagner Stamboul sans trop de fatigue et à chercher une position digne de ton éducation et de tes vertus. Je vais sortir avec toi de la ville, afin que les gardes de la porte ne te remarquent pas.

Nadir obéit au bon derviche : il essuya ses

LE REFUS SUR TROIS TONS

larmes, revêtit le manteau brun de saint homme, enfourcha son âne et ils sortirent de la ville sans encombre, grâce à la renommée de sainteté du derviche et du respect que tous avaient pour lui.

A quelques portées de fusil de la ville, Nadir, mettant pied à terre, se prosterna dans la poussière et demanda au vieillard sa bénédiction que le derviche lui donna de grand cœur, puis, celui-ci étant retourné sur ses pas, Nadir s'éloigna à la hâte. Il poursuivit sa route jusqu'à la nuit, et, enfin seul, il put donner libre cours à ses larmes, désolé de se voir, si jeune, privé à la fois de tout ce qu'il aimait.

De jour en jour et à mesure que la distance entre Tripoli et lui augmentait, il advint bientôt ce que le temps seul, ce grand régulateur des douleurs humaines, amène inévitablement à sa suite; non pas l'oubli, mais l'atténuation de sa douleur.

Craignant de faire voir son trésor qui eut pu lui faire courir de nouveaux dangers, il s'engagea, après quelques jours de marche, auprès de marchands arabes se rendant en Egypte et que sa bonne mine séduisit.

Ils les captiva encore plus quand ils purent constater sa solide instruction, son bon caractère et sa parfaite connaissance de presque tous les dialectes d'Orient. Arrivés au Caire, ces marchands recommandèrent Nadir à un de leurs compatriotes qui, lui, se rendait à Stamboul, suivi d'une petite caravane.

Nadir pour mieux cacher sa condition, n'hésita pas à s'engager comme domestique, auprès de cet arabe et enfin, après cette route qui lui avait paru bien longue, quels que fussent les sujets de distraction qu'elle put procurer à un jeune homme qui n'avait jamais voyagé, Nadir tomba enfin au terme de son voyage. Quoique le marchand lui offrit de le garder avec lui, Nadir, qui rêvait d'autres destinées et qui avait pu économiser sa petite fortune, le remercia, accepta avec reconnaissance, une faible somme que lui remit son maître et se dirigea vers le haut quartier de la ville dont il voulait voir les monuments.

Il visita la célèbre mosquée de Sainte-Sophie, les tombeaux et nombre d'autres monuments et arriva enfin au magnifique pont de Kerdil.

Comme il s'y engageait, il aperçut un vieil aveugle dont la superbe barbe blanche descendait jusqu'à la ceinture.

Le vieillard, assis sur un banc de marbre, son bâton entre les jambes, psalmodiait des versets coran et des maximes que Nadir trouva fort belles.

L'aveugle chantait :

—La vie est un désert, l'amitié est un pont qui aide à le passer.

—La pierre que ton ami tient à la main, c'est une orange pour toi.

—Quand tu es avec ton ami, tu n'es plus seul et vous n'êtes pas deux.

Nadir, voulant récompenser le vieillard du plaisir que lui faisait éprouver ces belles sentences, s'approcha de lui, et tirant un dinar de sa bourse, le lui donna en disant :

—Prends cette aumône, bon vieillard, et que le Seigneur soit avec toi.

L'aveugle prit la pièce, la soupesa et l'ayant portée à ses lèvres s'écria :

—Seigneur, qui es-tu donc, toi qui donne une semblable aumône à un pauvre vieillard dans l'indigence ?

—Bon vieillard, répondit Nadir, je suis un pauvre étranger banni de son pays, un infortuné comme toi, qui, il y a quelques jours, était au sommet de la fortune et qui demain peut-être



I
Positif. — Je n'ai pas le sou, aujourd'hui, ma chère.

II
Comparatif. — Encore ? Ah ! bien, non.

III
Superlatif. — Que le diable t'emporte. Tu peux ruiner la Banque de Montréal.

mendiera son pain comme toi. Mais as-tu encore de beaux dinars comme celui-ci dit le vieillard. —Si tu savais comme il y a longtemps que n'ai touché un dinar.

—J'en ai environ 100 comme celui-ci, dit le bon Nadir, que la naïveté du vieillard amusait.

—Cent dinars ! s'écria l'aveugle, tu possèdes cent dinars ! mais tu es donc un prince qu'Allah a dirigé de mon côté ! Que d'or et que ce doit être beau de voir pareille fortune étinceler au soleil !

Oh ! par pitié, charitable étranger, moi qui ne la puis voir, laisse-moi la toucher, ne fut-ce que du bout des doigts !

Toucher cet or, je pourrai mourir après !

Le bon Nadir, devant ce désir du vieil aveugle, tira sa bourse et, l'ayant ouverte, la mit sur les genoux du vieillard qui y plongea les doigts avec volupté, la ferma, l'ouvrit, la referma encore et la fit sauter en l'air, se réjouissant à son métal que qu'elle rendait et à la grande joie de Nadir, que ce manège enfantin amusait fort. — Puis, tout à coup, il la fit disparaître dans les plis de sa ceinture et se mit tranquillement à psalmodier :

—La vie est un désert, l'amitié est un pont qui aide à le passer.

—Bon vieillard, dit Nadir, j'ai contenté tes désirs, rends-moi ma bourse ; mais l'aveugle continua :

—La pierre que ton ami tient à la main, c'est une orange pour toi.

—Allons, dit Nadir, un peu inquiet des manœuvres du vieillard, rends-moi mon or, il me faut poursuivre ma route.

—Quand tu es avec ton ami, tu n'es plus seul et vous n'êtes pas deux ; poursuivit imperturbablement l'aveugle.

Nadir, commençant à soupçonner la mauvaise foi du vieillard, voulut lui reprendre de force la bourse qu'il lui avait vu mettre dans sa ceinture ; mais l'aveugle se mit à crier de toutes ses forces : " Au secours, bons musulmans, au secours, voilà un païen, un bandit étranger qui veut me dépouiller de mes aumônes ! Venez au secours d'un pauvre vieillard aveugle ! "

La circulation est grande sur le pont de Kerdil et la foule, voyant au turban de Nadir, qu'il était étranger, l'entoura d'une façon hostile.

Il eut beau jurer que le vieillard était un imposteur et qu'il lui avait volé sa bourse contenant cent dinars, la pauvreté de ses habits et sa grande jeunesse rendaient incrédules même les philosophes ; il fut bousculé, frappé même et peut-être la prison se serait-elle ouverte devant lui si un vénérable marchand n'était venu à passer en ce moment.

La foule, oubliant Nadir, se précipita sur son passage, se prosternant et baisant ses vêtements et le pauvre Nadir réussit à s'éloigner, rajustant ses effets et cherchant son âne, lequel avait fui au commencement de la bagarre.

Heureusement pour lui, il le retrouva à quelque distance paisiblement arrêté et semblant l'attendre.

Le malheureux Nadir l'emmena à l'extrémité du pont, s'assit près de lui et pleura sur sa destinée qui lui semblait encore plus affreuse après

l'horrible vol dont il venait d'être victime. Il pleura sur le cynisme de ce vieillard qui, aux portes de la tombe, ne craignait pas de le dépouiller ainsi en remerciement de sa charité.

Comme il était plongé dans ces amères pensées, un homme s'arrêta qui lui demanda si son âne était à vendre.

Nadir, brusquement arraché à ses réflexions, réfléchit un instant, pensa que c'était là sa dernière chance de fortune, car il n'avait plus rien, la maigre indemnité du marchand arabe ayant rejoint dans la bourse le don du bon derviche ; puis il avait faim et la nuit s'approchait ; il accepta. L'homme lui compta quatre sequins qu'il prit sans marchander, tellement le malheur l'avait rendu insensible.

Nadir, enfin réconforté par la vue de cette monnaie, s'en fut de suite acheter quelques dattes à un marchand ambulant, lequel lui vendit également une petite gallette de millet et une pastèque sucrée.

Il échangea un sequin, reçut ses marchandises et une poignée de maravedis et revint au pont ; il se plaça de façon à ne pas perdre de vue l'aveugle qui l'avait volé et mangea avec le bon appétit que donne la jeunesse, même dans les plus grands chagrins et bénissant le bon derviche qui fournissait encore à sa subsistance.

La soleil avait déjà disparu derrière la Corne d'Or et Nadir, insensible à ce merveilleux spectacle, ne quittait pas des yeux son voleur de dinars, quand les premières lanternes s'allumèrent dans la ville. A ce moment, l'aveugle se leva, ajusta ses haillons et, battant le parapet du pont de son bâton, se dirigea vers la ville basse.

Nadir le suivit de près, craignant fort le perdre dans la foule toujours croissante.

Le vieillard semblait prendre un malin plaisir à s'arrêter à tous les carrefours ; à tous les bazars qu'il traversait et où il flânait, comme s'il eut pu en admirer les splendeurs.

Ils marchèrent plus de deux heures ainsi et Nadir était exténué quand enfin l'aveugle arriva devant un khan, sorte de vaste caravanseraïl habité par les mendiants de la ville ; s'engagea dans une longue et toueuse avenue, de chaque côté de laquelle s'alignaient de petites et misérables échopes.

Chemin faisant, ils se croisèrent avec plusieurs autres aveugles qui tous, après un signe ou un attouchement mystérieux, se reconnaissaient et échangeaient des lazzi sur leurs recettes et l'imbécillité des passants qui leur faisaient de copieuses aumônes. Enfin, le vieillard s'arrêta devant une petite case et ayant poussé la porte y entra. Nadir s'y introduisit sans bruit à sa suite.

L'aveugle referma sa porte, se débarrassa de son bâton puis, s'étant assis sur des nattes qui lui servaient de lit, il tira quelques provisions de son bissac et mangea de fort bon appétit. Puis il prit dans un coin obscur, une outre que Nadir constata avec stupeur être remplie de vin et y donna de nombreuses accolades, malgré la loi du Prophète.

Son repas terminé, l'aveugle serra son outre, s'assit de nouveau et ayant retiré de sa ceinture

la bourse de Nadir, il en répandit le contenu sur ses genoux, compta chaque dinar, le soupesant et l'embrassant, puis il sortit d'autres plis de sa ceinture, quelques pièces d'or, d'argent et de menue monnaie qu'il mit dans la bourse. L'ayant refermée, il la fit sauter en l'air en disant : Beaux dinars luisants, que je ne puis voir, mais que je sens si bien, venez dans la main du pauvre aveugle. Un chien d'étranger vous possédait, beaux dinars, mais il n'a pas su vous garder ; moi, je vous conserverai toujours.

Vous êtes ma joie, mon âme, la musique de mes oreilles.—Et il faisait sauter la bourse de plus en plus haut.

Allons, saute mignonne, reviens plaisir de mes vieux jours, reviens...

Mais cette fois la bourse ne revint pas. Nadir l'avait saisie au vol et la serrait précieusement dans ses vêtements.

L'aveugle, étonné, cherche partout autour de lui, ne laissant pas un pouce de son taudis sans y porter la main et retourna ses matras plus de vingt fois.

Quand il fut bien sûr de son malheur, il poussa des cris affreux, accusant les djinns des ténèbres de s'en être saisis en l'air ; puis il prit son bâton et décrivit des cercles furieux, battant les murailles en criant : "Au secours ! Au voleur ! A l'assassin !..."

Nadir n'avait pas trop de toute son agilité pour échapper aux terribles coups du vieillard.

Quand enfin, à ses cris furibonds, d'autres aveugles accoururent, qui lui demandèrent ce qu'il avait pour crier ainsi et révolutionner tout le khan.

—Ce que j'ai,—hurla l'aveugle—c'est que je possédais une belle bourse pleine d'or, elle contenait plus de cent dinars tout neufs et, en la faisant sauter en l'air, elle y est restée. Iblis me l'a prise !

Quelle imprudence ! ricana un des aveugles, faire sauter sa bourse en l'air ! Moi, je ne suis pas si bête ; la mienne repose sous une pierre où les quarante voleurs d'Alibaba ne la découvriraient pas. Faire sauter une bourse ! Ah ! ah ! ah !... et il s'enfuit en riant à gorge déployée de la naïveté des gens qui risquaient ainsi leur or.

Nadir le suivit, et l'ayant vu s'arrêter et ouvrir une porte à peu de distance, il s'introduisit à sa suite dans une chambre à peine éclairée par la clarté de la lune filtrant par l'étroite fenêtre.

Cette faible clarté lui suffit néanmoins pour apercevoir dans un coin, une dalle mal jointe qu'il souleva et sous laquelle il trouva une bourse assez ronde ; il l'envoya de suite dans sa ceinture rejoindre la première et se dissimula près de la porte.

L'aveugle courut de suite à sa cachette, et l'ayant trouvée vide, se mit à hurler lamentablement, puis il sortit comme un fou en oubliant de fermer sa porte, ce dont Nadir profita pour s'élaner à sa suite.

L'aveugle se précipita dans la chambre de la première victime et, guidé par ses cris, il la saisit à la gorge en criant :

—C'est toi, dit-il, qui a dû me voler, car pour la ruse tu en remontrerais à Iblis en personne,

rends-moi mon trésor, gremlin, ou je t'étrangle.

—Hélas ! pleurait l'autre en se débattant sous l'étreinte, si tu es volé je le suis aussi, et je ne me consolerais jamais ; avoir une si belle fortune et la perdre en une minute ! Mais, dit un autre aveugle, on n'est pas imprudents comme vous l'êtes. Faire sauter une bourse ! La cacher sous une pierre ! Il n'y a pas besoin des djinns pour qu'elles disparaissent. Un simple voleur suffit ! Que ne faites-vous comme moi ? La mienne ne me quitte jamais ; le jour dans ma ceinture, la nuit sous ma tête. Aussi je défie tous les voleurs de Stamboul de me la prendre. Adieu, je m'en vais coucher.

Ayant dit, il sortit, et Nadir n'eut garde de le laisser aller seul. Il entra avec lui dans sa case et se blottit dans un coin.

L'aveugle se dépouilla de son caftan, enleva son turban et sa ceinture, dont il sortit une énorme bourse, qu'il serra sur son cœur à plusieurs reprises. Puis il la glissa sous un coussin qu'il plaça sous sa tête, l'assujettit soigneusement et se disposa à s'endormir.

A ce moment, Nadir qui s'était avancé près du grabat dans le plus grand silence avança le main et fit volontairement tomber à terre une poterie qui se brisa ; l'aveugle d'un bond fut sur son séant, et Nadir, profitant de l'occasion, se saisit de la bourse qu'il joignit aux deux autres.

L'aveugle n'entendant rien, se remit sur sa couche, mais avant de s'endormir il passa la main sous le coussin, et n'y trouvant plus son trésor, il entra dans une fureur voisine de la démence, hurlant, s'arrachant la barbe et se roulant à terre.

Grand émoi dans le voisinage, de toutes part arrivent des aveugles ; on parle de voleurs qui viennent de dépouiller plusieurs de leurs confrères ; d'autres prétendent que ce sont les djinns qui ont fait le coup.

Iblis est dans le khan ! Iblis est dans le khan ! telles sont les paroles qu'échangent entr'eux les mendiants.

Chacun des aveugles, serre son bâton avec fureur et demande vengeance.

Nadir, allant de groupe en groupe, amplifie les nouvelles au point de persuader aux aveugles qu'une troupe de voleurs doit s'être introduite parmi eux.

Puis, quand leur fureur est parvenu à son paroxysme il crie d'une voix forte : Amis, voulez-vous combattre ceux qui vous ont dépouillés ? Voulez-vous attirer une éclatante vengeance et que pas un ne sorte vivant d'ici ?

Oui ! oui ! crient les aveugles en brandissant leurs bâtons.

Eh bien, dit Nadir, suivez-moi, mais comme vous pourrez encore être victimes de ces voleurs, tenez solidement vos bourses à la main gauche, le bâton de la main droite, serrez-vous et en avant.

Les aveugles au nombre de 50 au moins, se précipitent à la suite de Nadir, qui les conduit sur la place de la Mosquée d'Amzar, proche le Khan, et, les ayant alignés sur deux rangs, à une quinzaine de pas en face l'un de l'autre, leur crie : En avant, amis, tapez ferme, voilà les voleurs !

Il n'y avait pas besoin de le recommander, sans mot dire, les mendiants se ruèrent les uns sur les autres, tapant comme des... aveugles ; les coups de trique pleuvaient comme grêle, s'abatant sur têtes et bras ; de temps à autre un coup de bâton atteignait la main tenant la bourse, qui roulait à terre, c'était alors des vociférations sans nom.

Combien de temps dura cet homérique combat ? Nul ne saurait le dire, chacun ayant l'air d'y prendre un plaisir acharné, les combattants comme les spectateurs ; Nadir, perdu en ce moment dans les rangs de la foule qu'avait attiré le bruit, jouissait avec délire de sa vengeance. Tout à coup, de nombreuses lumières apparurent, en même temps qu'une centaine de chiens, se ruant dans les jambes des combattants, augmentaient le tumulte.

Puis une brillante et nombreuse troupe de cavaliers apparut.

C'était le Sultan Meddjil, qui revenait de la chasse.

Apercevant cette cohue et voyant s'enfuir dans toutes les directions, des aveugles, vêtements en lambeaux, sans turbans et battant l'air de leurs bâtons ou de leurs bras, le sultan voulut savoir ce qui se passait.

Des officiers de sa suite interrogeaient vainement les badauds qui ne pouvaient dire qu'une chose, c'est qu'une cinquantaine d'aveugles venaient de se livrer une véritable bataille rangée, quand un jeune homme tendit la foule et s'étant prosterné devant le Sultan Meddjil lui dit :

—Illustre Seigneur, s'il y a un coupable, il est devant toi, que ta justice en décide !

Et il raconta le tour que l'aveugle lui avait joué et la vengeance qu'il avait cru devoir en tirer, ajoutant qu'outre sa bourse qu'il avait ainsi reconquise, il en avait deux autres que l'occasion lui avait fait confisquer à leurs peu légitimes propriétaires, mais qu'il ne les voulait pas garder.

Le Sultan rit de tout son cœur pendant le récit de Nadir, puis se tournant vers un des officiers de sa suite, il lui ordonna de faire immédiatement saisir tous les habitants du Khan, de les conduire hors de la ville avec défense expresse d'y revenir sous peine de mort.

—Je savais déjà, ajouta-t-il, que ce Khan était un repaire de bandits et j'étais décidé à le faire raser et à en expulser les habitants, je ne veux plus voir dans Stamboul aucun de ces mendiants qui préfèrent aux hospices où on les accueille, la rue où ils trompent les hommes charitables.

Quant à toi, dit-il à Nadir, tu as rendu à la ville un service qui mérite récompense, et si tu veux entrer dans mes gardes, je me charge de ton avenir, peut-être te donnerais-je plus tard occasion de conduire au combat d'autres troupes que des aveugles. Suis-moi au palais.

Nadir obéit et quelques jours après, le Sultan ayant rencontré dans le palais son nouveau garde, fut ravi de la bonne mine qu'il avait sous son riche uniforme, il l'interrogea, apprit de lui l'histoire de ses malheurs et put se convaincre de sa solide instruction et de sa rare intelligence.

Nadir Kerreddine devint successivement chef des Janissaires, puis Camaran et enfin Ministre de la guerre et grand vizir du Sultan Meddjil qui n'eut toujours qu'à se louer de ses services et de sa fidélité.

Nadir raconta souvent à ses amis et plus tard à ses enfants, l'influence que le don du bon derviche de Tripoli avait eu sur sa destinée ; tout Stamboul connaît aujourd'hui l'histoire des cent dinars de Nadir Kerreddine.

D'après un auteur arabe.

L. PERRON.

UN EXPERT

Magistrat. — Savez-vous ce que c'est que déjeuner ?

Témoin (12 ans). — Oui, votre Honneur, je suis employé au téléphone

LE GUIGNON DE TOUS LES JOURS



La fois que vous vous êtes fait irrésistible et que vous êtes tiré à quatre épingles, voici la seule connaissance que vous rencontrez sur la rue.

La fois que vous n'avez plus la barbe faite et que vous êtes sale comme un poign, avec le mal d'oreilles, vous êtes sûr de rencontrer l'objet de tous vos rêves.

LA MUSIQUE A SES CHARMES, MAIS....



(A la quête de la grand'messe.)

Le vieux Curesoncin (réveillé en sursaut).—Marie, donne donc un deux sous au singe, pour qu'il aille jouer sa musique ailleurs.

DÉSÉSPÉRANCE !

Fragment écrit il y a 16 ans, à bord du "Perrine," retrouvé ces jours derniers dans mes papiers.

... Quand le repas fini, chauffé par un bon vin,
Chacun brise son verre en un joyeux refrain.
Je ne chanterai pas, car ma voix est trop bête,
Mais avant cependant de me casser la tête,
Je veux, comme Gilbert qui s'en allait aux cieux,
Ecrire en mauvais vers, un éternel adieu
Aux choses d'ici-bas... Pardonnez mon audace,
Car j'ignore Aristote et le savant Horace,
De même mon français, mon latin et mon grec,
Ce qui me fait l'égal d'un superbe fruit sec.
Malgré cela, je veux retrouver en mon âme,
Le suprême reflet de sa dernière flamme.
Salut ! à toi maison, toi qui fus mon berceau
Et que trois deuil récents ont changée en tombeau.
Salut ! mon beau pays. Salut ! belle nature !
France du Christ, salut ! alien bruyant murmure
De mes plaisirs mondains, toujours vains, toujours
faux,

Qui nous font désert l'honneur des vieux drapeaux.
Je vous quitte à jamais ! Salut ! ô république
Pour laquelle souvent j'entraîs en polémique,
Ecrivain, pérorant, aimant profondément
La vertu qui naissait par ton gouvernement.
Salut ! à toi, Paris et toute ta malice,
Qui s'en va chaque jour comme un feu d'artifice.
Et vous, nombreux cafés, et vous, beaux boulevards,
Promenades et quais. Salut ! à vous, beaux arts.
Je vous quitte à jamais ! Et vous, vertus de plâtre
Qui m'ont tant affolé. Salut à vous, théâtres.
Salut ! ô mes amis, mon chien et mon cheval.
Salut ! Doux souvenirs de mon pays natal.
Je m'en vais, je vous fuis, car je vous fus funeste.
De mon esprit pervers il faut que rien ne reste.
Le bonheur est à ceux qui furent vertueux,
Soyez bénis du Ciel, soyez toujours heureux !
Quoi, je m'en vais au loin, au Canada peut-être,
Me retremper le cœur dans sa vertu champêtre,
Mais quel que soit l'endroit, je saurai prier Dieu.
Qu'un ange près de vous vienne charmer vos yeux,
Et que cet ange soit, pour vous célibataires,
Ne riez pas, lecteurs, deux ou trois belles-mères.

GASTON P. LAEAT.

LE COUP DU MATIN

(Pour le SAMEDI.)

Un jour que j'avais été appelé au dehors pour quelques travaux, je dus prendre, pour revenir, une de ces charrettes de messagers, qui transportaient, pêle-mêle, marchandises et voyageurs. La carriole était attelée d'un seul cheval, qui allait au pas, la route cahoteuse, les bancs formés d'une simple planche mal rabotée, de sorte

que je perdais patience à mi-chemin ; je descendis près du conducteur, et je me mis à suivre à pied comme lui.

Ce conducteur était un homme encore jeune, de belle apparence, et dont le visage annonçait cette santé robuste, qui est le salaire d'une bonne conscience. J'appris bientôt qu'il possédait quelques arpents de terre, qu'il cultivait entre ses voyages.

Il me racontait l'histoire de son domaine, comme il l'appelait en riant, quand nous fûmes croisés sur la route par un homme pauvrement vêtu, courbé, dont les cheveux grisonnants retombaient en désordre sur son visage bourgeonné. Au moment où il passait près de nous, je m'aperçus qu'il chancelait. Il salua le voiturier avec la chaleur bruyante de l'ivresse, et celui-ci répondit d'un ton de familiarité qui me surprit.

—C'est un de vos amis ? demandai je quand il fut éloigné.

—Cet homme-là ! monsieur, répéta-t-il, c'est mon bienfaiteur et mon maître !

Je le regardai comme si je n'avais pu comprendre.

—Ça vous étonne, reprit le messager en riant ; c'est pourtant la vérité. Seulement le malheureux ne s'est jamais douté de la chose. Faut vous dire d'abord que Jean Picou (c'est comme ça qu'on le nomme), Jean Picou donc est un ancien camarade d'enfance. Nos parents demeuraient porte à porte, et nous avons fait notre première communion la même année. Seulement Picou était déjà, pour lors, un peu folâtre, et, en prenant de l'âge, il a eu bientôt adopté toutes les habitudes des bons vivants. Je ne l'avais pas beaucoup fréquenté d'abord, mais le hasard finit par nous mettre ouvriers chez le même bourgeois. Le premier jour, au moment de partir pour le travail, voilà que Picou et les autres s'arrêtent au cabaret pour boire le coup du matin. Je restai à la porte sans trop savoir ce que je devais faire, mais ils m'appelèrent tous.

—N'a-t-il pas peur que ça le ruine ! s'écria Picou en se moquant ; cinq cents d'économisés ! il croit peut-être que ça le rendra millionnaire !

Les autres se mirent à rire, ce qui me fit honte, et j'entraî boire avec eux. Cependant, arrivé au champ, et, tout en m'occupant du labour, je commençai à ruminer ce que Picou avait dit.

Le prix de ce petit verre du matin était, dans le fait, peu de chose ; mais, répété chaque jour,

il finissait par produire dix-huit piastres et vingt-cinq cents par an ! Je me mis à calculer tout ce que l'on pourrait avoir avec cette somme.

Dix-huit piastres et vingt-cinq cents, dis-je en moi-même, c'est, quand on est en ménage, une chambre de plus au logement, c'est-à-dire de l'aisance pour la femme, de la santé pour les enfants, de la bonne humeur pour le mari.

C'est le bois de l'hiver, et le moyen d'avoir du soleil à domicile quand il n'y a que de la neige au dehors.

C'est le prix d'une chèvre, dont le lait augmente le bien-être du ménage.

C'est de quoi payer l'école où le garçon apprend à lire et à écrire.

Puis, retournant mon esprit d'un autre côté, j'ajoutai :

Dix-huit piastres et vingt-cinq cents ! notre voisin Jérôme ne paye point davantage pour la location de la terre qu'il cultive et qui nourrit sa famille ! C'est juste l'intérêt de la somme que je devrais emprunter pour acheter au marchand du village le cheval et la charrette qu'il veut vendre ! Avec argent dépensé chaque matin, au détriment de ma santé, je puis me faire un état, élever une famille, ramasser les épargnes nécessaires à mes vieux jours.

Ces calculs et ces réflexions me décidèrent. Je laissai de côté la mauvaise honte qui m'avait fait céder une fois aux sollicitations de Picou ; j'épargnai sur mes premiers gains ce qu'il m'aurait fait dépenser au cabaret, et bientôt je pus entrer en pourparler avec le voiturier auquel j'ai succédé.

Depuis, j'ai toujours continué à calculer chaque dépense, et à ne négliger aucune économie, tandis que Picou persévérait, de son côté, dans ce qu'il appelle la vie des bons enfants. Vous voyez où cela nous a conduits tous les deux. Les hailons du pauvre homme, sa vieillesse avant l'âge, le mépris des honnêtes gens, et mon aisance, ma santé, ma bonne réputation, tout vient d'une habitude prise. Sa misère, c'est le petit verre qu'il boit en se levant, comme mes joies sont les cinq cents épargnés chaque matin.

La responsabilité de devenir une sœur



Clara.—Qu'est-ce que tout cela veut dire, monsieur Alfred ?

Alfred (présentant refusé).—Rien : quelques bas de laine, des chemisettes, et un pardessus à raccommoder.

Clara.—Mais...

Alfred.—Comment ! Avez-vous déjà oublié qu'hier soir vous m'avez dit que vous seriez une sœur pour moi ?

FEUILLETON DU SAMEDI

MELOMANE

Nascuntur poetae, aut non sunt.

On naît musicien, ou on ne l'est pas.

Or, Monsieur Dabonneau était musicien, non pas un de ces musiciens qui passent leur vie à user des cordes sonores avec un archet, ou à faire reluire savamment ces touches d'ivoire du bout des doigts.

Non ! Monsieur Dabonneau ne s'amusa pas non plus à dessiner sur du beau papier, méthodiquement rayé, de petites boules noires plantées sur des bâtons de même couleur et reliés entre eux par des ratures bien senties.

Monsieur Dabonneau n'avait jamais joué que du mirliton, mais... il adorait la musique.



Depuis bientôt vingt-cinq ans qu'il subissait les lois du ménage, il allait régulièrement quatre fois par mois au théâtre : deux fois à l'Opéra et deux fois à l'Opéra-Comique ; et là, il admirait tout : depuis le chef d'orchestre et la contre-basse jusqu'au moindre choriste, qui regarde chanter ses camarades. Il vibrait avec les cordes, il pleurait avec la violoncelle, il marquait le pas avec le trombone. C'était chez lui le sentiment de la mesure, inné, indestructible : son cerveau, son cœur et son corps formaient un accord parfait.

Chose incroyable, prodigieuse, qui eût fait pâlir tous les prosélytes de l'atavisme, mademoiselle Dabonneau n'avait hérité en rien de l'enthousiasme paternel pour le point d'orgue et la double croche.

Et Madame Dabonneau elle-même, cette excellente Madame Dabonneau, qui cependant s'était assimilé tous les autres goûts de son mari, partageait l'indifférence de sa fille : seul, le bruit d'une assiette cassée avait le don de l'émuvoir, seul le choc de deux verres ou de deux casseroles ébranlait ses nerfs féminins.

Lorsque, le matin, Monsieur Dabonneau la réveillait en lui chantant à tue-tête :

Le jour est levé
La pluie a lavé...

ou bien, lorsque, à table, en se versant à boire, il s'écriait tout à coup :

Le vin dissipe la tristesse...

elle se contentait de le calmer d'un geste bienveillant ; Monsieur Dabonneau se taisait, il prenait son journal, et lorsqu'il y trouvait un incident de frontière, il interrompait sa lecture et témoignait son indignation en lançant avec colère :

La France a l'horreur du serva-ge

Madame Dabonneau lui disait alors doucement :

— Allons, mon ami, ne chante pas si fort, tu vas avoir une quinte.

Et, jamais, elle n'avait songé à blâmer son mari de son amour immodéré pour Rossini et pour Mozart. Jamais une querelle, jamais la plus légère dispute n'avait troublé

exaspérée, trouvez-en un, cherchez-en un. Claire ne va point coiffer Sainte-Catherine parce que vous vous entêtez à lui choisir un mari musicien.

— Laissez-moi faire, ripostait M. Dabonneau, je trouverai, je trouverai.

Cependant Mlle Claire Dabonneau venait d'atteindre sa dix-neuvième année, et, comme dans son âme naïve de jeune fille, elle souhaitait tout simplement un mari selon ses rêves, et non pas un mari qui fût ceci ou cela, elle s'était peu à peu prise d'amour pour un jeune peintre dont l'atelier faisait face à ses fenêtres, et qui passait le plus clair de son temps à la contempler et à reproduire sur une toile une figure qui, même de loin, lui ressemblait étrangement.

Il s'était établi d'abord entre les jeunes gens un accord tacite, qui amenait Mlle Dabonneau à sa fenêtre, précisément à l'heure où le peintre commençait à travailler. Puis, l'habitude aidant, on s'était adressé un sourire, et, quelquefois même un signe imper-

la bonne entente de cet intérieur modèle, jusqu'au jour où, pour la première fois, on agita la question du mariage de Mademoiselle Dabonneau.

Tenace, ne transigeant pas avec ses convictions, M. Dabonneau avait juré de ne donner sa fille qu'à un musicien.

Si on lui avait demandé quel genre de musicien il désirait pour gendre, il eût été fort embarrassé de répondre ; compositeur, violoniste, pianiste, flûtiste ou chanteur, peu lui importait ! Il voulait un musicien, voilà tout !

En vain, Mme Dabonneau lui représenta que le talent n'était pas dévolu à tout le monde ; que, s'il se payait fort cher, il était très rare et souvent méconnu ; que la musique était un art d'agrément et que cela ne suffisait pas pour gagner largement sa vie ; qu'elle enfin, l'avait épousé, lui, Monsieur Dabonneau, alors qu'il était marchand de meubles rue d'Aboukir, et que, cependant, ils avaient été heureux.

A tous ces raisonnements, à tous ces arguments, M. Dabonneau opposait sa volonté.

— Mais alors, s'écriait Mme Dabonneau

ceptible, timide comme un premier baiser, un de ces petits bonjours d'amants, qui n'ont l'air de rien parce que c'est le regard qui les envoie, et qui, cependant, empourprent les joues et font battre le cœur.

Mlle Claire n'ignorait pas les projets de son père, et, maintenant, elle avait en horreur la musique et les musiciens ; tellement en horreur, qu'un jour elle s'en ouvrit à Mme Dabonneau, et lui déclara, les yeux pleins de larmes, qu'elle se mourait de chagrin et d'amour.

Comme toute bonne mère, en pareille circonstance, Mme Dabonneau s'effraya d'abord de cet aveu et chapitra longuement sa fille sur les dangers des unions mal assorties, sur le respect et l'obéissance que les enfants doivent à leurs parents.

Mais, lorsqu'elle eut reçu une lettre dans laquelle l'amoureux de Mlle Claire expliquait ses intentions matrimoniales, lorsqu'elle eut pris des renseignements, qu'elle sut que Monsieur Félicien Dupont avait obtenu brillamment, l'année précédente, le premier prix de Rome, et qu'il possédait une dizaine de mille francs de rente, elle rassura sa fille,

et promit de faire son possible pour aplanir les difficultés et amener M. Dabonneau à une conciliation.

Malheureusement, entrer en lutte avec M. Dabonneau était chose facile à dire, mais peu aisée à mettre en pratique.

Mme Dabonneau s'en aperçut dès le début des hostilités.

Aux premiers mots qu'elle hasarda sur la peinture en général et sur l'avenir brillant réservé aux jeunes peintres de talent, M. Dabonneau se mit à ricaner en fredonnant :

La peinture à l'huile
C'est bien difficile...

Mais Mme Dabonneau ne se tint pas pour battue. Elle revint à la charge, et insista sur la gloire de posséder un gendre dont le nom serait dans la bouche de tous les gens de distinction.

Elle déploya une éloquence dont elle-même ne serait pas crue capable. Elle fit des comparaisons pleines de finesse et d'habileté.

La peinture et la musique n'étaient-elles pas deux sœurs jumelles ? Lorsqu'on se piquait de goûts artistiques, comme M. Dabonneau, ne devait-on pas chérir également tous les arts ?

—Turlututu ! répondait M. Dabonneau ; ma fille épousera un musicien, ou je ne m'appellerai plus Dabonneau.

Et devant ce parti pris invincible, Mme Dabonneau était obligée de reculer, et de chercher un nouveau plan d'attaque.

Un instant, elle avait songé à tout avouer à son mari ; mais elle avait vite abandonné ce projet, car elle connaissait M. Dabonneau ; il eût été de force à plier bagage le lendemain, et à les emmener immédiatement en Italie, la patrie du chant.

Pendant ce temps, Mlle Claire ne mangeait plus, ne dormait plus. Elle passait ses journées, cachée derrière un rideau, à regarder travailler son amant, et ses nuits à lire et à apprendre par cœur la biographie des grands peintres.

Mme Dabonneau elle-même se désespérait

et déperissait à vue d'œil. Elle ne savait plus que répondre au jeune homme qui se trouvait sur son passage chaque fois qu'elle sortait, implorant une réponse, quêteant une espérance.

Cette vie ne pouvait durer. Il fallait en finir. Après bien des réflexions, après bien des recherches, ce fut Mlle Claire qui trouva un moyen de concilier son amour avec les exigences de son père.

Puisque M. Dabonneau ne voulait rien entendre puisqu'il s'acharnait à sacrifier sa fille à son égoïsme de mélomane, pourquoi M. Félicien Dupont ne se ferait-il pas, tout simplement, passer pour musicien ? Il devait savoir chanter et même jouer d'un instrument quelconque ! Les artistes, est ce qu'ils ne connaissent pas tout ? Certainement M. Dabonneau ne s'apercevrait même pas de la supercherie. Mme Dabonneau se fit bien un peu tirer l'oreille. Tromper son père, tromper son mari ! C'était grave !

Enfin, puisque le bonheur de sa fille en dépendait ! Et, la première fois que M. Dabonneau alla au théâtre, Mme Dabonneau se rendit chez M. Dupont.

Le jeune homme se refusa d'abord à employer une ruse qu'il jugeait indigne de lui et de son talent. Mais lorsque Mme Dabonneau lui eut expliqué toute la situation, lui eut fait comprendre que c'était le seul moyen d'obtenir la main de Claire, il se laissa convaincre et promit de s'acquitter consciencieusement du rôle qu'on lui offrait.

Le lendemain, en effet, on remit une lettre à M. Dabonneau.

A peine l'eut-il parcourue, qu'il fit retentir toute la maison des accents les plus faux et les plus variés. Tout son répertoire y passa.

Mme Dabonneau, peu rassurée sur le succès de la petite comédie qui allait se jouer, était accourue, ainsi que Claire, pour lui demander la cause de cette joie inattendue.

Mais M. Dabonneau avait pris des airs mystérieux et s'était contenté d'annoncer, pour le soir même, la visite d'un jeune homme... de ses amis.

Il embrassa sa fille avec effusion, et, tout

en lui recommandant, à mots couverts d'aller faire un peu de toilette, il continua à fredonner des airs de circonstance :

Dans le sommeil, l'amour, je gago
Vous lit voir...

Ou encore :

Espoir charmant, Sylvain m'a dit : je t'aime

Et il solfia ainsi jusqu'au moment où M. Félicien arriva, encombré de partitions, et une boîte à violon sous le bras.

Ce fut M. Dabonneau qui présenta le visiteur à sa femme et à sa fille.

A peine entré dans le salon, le faux musicien entonna, d'une superbe voix de ténor :

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous...

M. Dabonneau enthousiasmé se pencha à l'oreille de sa femme et lui confia que le jeune homme qu'elle avait devant elle aspirait à la main de leur enfant, quoi Mme Dabonneau répondit par un geste entendu, en regardant Claire qui rayonnait. Toute la soirée Félicien chanta, joua du violon, et lorsqu'il s'en alla, M. Dabonneau, en le reconduisant, lui serra énergiquement la main et l'appela "mon gendre".

—Hein ? avais-je raison de ne pas vous écouter, disait le soir même M. Dabonneau à sa femme. Je savais bien que je finirais par trouver. Dix mille francs de rentes, ce garçon-là, et musicien jusqu'au bout des ongles !

Malgré les craintes de Mme Dabonneau, tout réussit à merveille.

Un mois après, Mlle Claire devenait Mme Félicien Dupont.

Ce ne fut que quelque temps après la célébration du mariage que M. Dabonneau, voyant sur les boulevards un tableau signé du nom de son gendre, s'aperçut qu'on l'avait mystifié.

Il ne s'en fâcha pas trop.

—On m'a volé, dit-il mais cela m'est égal. Musique ou peinture, il y a tout de même des tons.

JEANNE TREFFORT.

PAGE BLANCHE



ELLE posa sur la table le cahier où elle avait noté, presque une seule année, ses impressions de jeune fille ; et tous deux, assis côte à côte, dans une intimité de

tendresse, se mirent à parcourir les lignes furtives.

Tout en haut de la première page, une épigraphe bien nette, décidée, sautant au yeux avec l'originalité de ses lettres italiennes : "Je serai sincère". Audessous, commençant la série du petit recueil, ce titre, soigneusement calligraphié, d'avance, en majuscules ; ENTREE DANS LE MONDE.

Alléchant le sujet. Et d'abord la descrip-

tion minutieuse de toilette, l'arrangement des cheveux, le choix des fleurs qui ont paré le corsage ; le détail allongé et complaisant des moindres incidents des préparatifs, du départ, de l'arrivée ; les présentations cérémonieuses ; invitations souriantes et empressées ; la première valse un peu troublante avec l'enivrement de son tourbillon et de son rythme ; les noms des danseurs transcrits dans l'ordre du carnet de bal : l'un souligné d'un trait bleu : Frédéric Revel...

A cet endroit, l'un et l'autre se regardent longuement.—"Déjà !", dit-il d'une voix affectueuse qui fait de ce remerciement une caresse ; ils reprennent leur lecture, plus sérieux, plus attachés.

Retour banal, le matin.—"Je suis très lasse, très fatiguée. Tous les souvenirs de cette fête se mêlent confusément dans mon esprit. L'obsession irritante de lumière, des miroitements, m'éblouit les yeux ; des airs bourdonnent sans pitié à mes oreilles, m'empêchent de retrouver des paroles que je cherche obstinément, les seules qui m'aient frappée parmi la monotonie des phrases entendues. Allons, que je prenne ma tête dans mes mains, que je fixe, un instant, mon attention... Je ne peux pas. Oh, cette polka de Farbach, saccadée, rebattue, insupportable :

Ta, la, la, la, la, la, la.
Ta, la, la, la, la, la, la,..."

—Quelle petite fille ! Ne vous moquez pas de moi !

—Pas le moins du monde : je vous aime trop pour cela.

"Fi, la vilaine paresseuse ! je me suis levée, je ne suis plus à quelle heure de l'après-midi. Quand j'ai ouvert ma fenêtre, le jour brusque et éclatant, m'a aveuglée. Maman m'a embrassée, ravie de me voir gaie. Elle m'a menée devant la glace qui réfléchissait un teint frais et reposé. Tout le monde à la maison m'a félicitée de ma vaillance. Les flots de musique se sont évanouis ; je n'en veux plus à la polka vraiment jolie de ce pauvre Farbach... Pendant mon sommeil, j'ai fait un doux rêve".

—"Peut-on savoir ?" demande l'indiscret.

Elle met un doigt sur sa bouche et ne répond pas.

"Je l'ai revu ; nous l'avons rencontré, maman et moi, en visite : il est très bien ; de plus, il m'a paru brillant et solide causeur ; il s'exprime, pourtant, avec simplicité ; ni fatuité, ni morgue, à l'exception de tant de jeunes gens. On a parlé de choses et d'autres, mais tout ce qu'il disait, lui m'allait au cœur.."

—Chère femme !

—Taisez-vous, vous ne voyez donc pas combien je suis confuse !—Elle tourne vivement plusieurs feuillets.

"C'est indiscutable, il me fait la cour. En suis-je contente ou fâchée ?... J'entends un pas dans l'escalier. J'achèverai une autre fois..."

"A présent, il vient souvent. Son père est

un ami de papa. Ils ont eu ensemble des relations d'affaires, et se sont enfin retrouvés... peut-être rapprochés pour toujours. Je ne sais encore rien, mais j'espère un peu et je désire de toutes mes forces :

.....
 " Nous avons quitté Paris depuis dix jours. Nous voilà installés à Bagnères-de-Bigorre, dans une charmante villa entourée d'un grand parc. Bagnères-de-Bigorre est une coquette station thermale, d'une élégance et d'une propreté raffinées, avec ses fontaines jamais tarries qui sillonnent les rues de ruisseaux frais et luisant. De tous les côtés de la ville, des horizons variés ; une plaine vaste, bigarrée des taches brunes et rouges de la terre labourée, égayée ça et là de prés verts ; des collines boisées aux ombrages berceurs ; des montagnes arides et superbes que dominent la pointe du Pic-du-Midi et les crêtes des défilés d'Espagne. Je cours du matin au soir. Je trouve le pays très beau, les points de vue très pittoresques... Pourquoi ai-je tant de peine à être franche ? Je regrette Paris..."

" Hier soir, papa m'a conduite au Casino. L'affiche annonçait le *Pre-aux-Clercs* ; au dernier moment, on a changé le spectacle : une longue partie d'orchestre, et, pour terminer, les *Noces de Jeannette*. Certes ce n'est point un opéra-comique qui me soit inconnu ; mais, cette fois, il m'a causé une impression toute nouvelle. Jean et Jeannette sont une paire d'étourdis mais ils finissent par s'accorder, parce qu'ils ont bon cœur. J'y pensait encore aujourd'hui, lorsque, boum ! maman m'appelle, me fait descendre au salon on introduit... qui ? M. Frédéric, en personne, qui a été autorisé à nous suivre, à devenir notre plus proche voisin. Il a loué une propriété qui n'est séparée de la notre que par une grille. Sa famille le rejoindra dans quelques jours.

" En attendant il déjeune et dîne à la maison. On a parlé des fiançailles officielles pour dans un mois, tout de suite à notre retour à Paris. Il m'est difficile de définir ce que je ressens : c'est une joie ineffable, calme, je l'aime ; et il m'aime, j'en suis sûre..."

" Nous ne sortons guère plus, le soir, et il reste plus tard avec nous, maintenant que ses parents sont arrivés. Après dîner, nous allons nous asseoir dans le parc ; le ciel a la limpidité bleue d'une immense turquoise, qui se piquent d'étoiles de rubis ; le vent léger, chargé du parfum des fleurs, agite mollement et fait onduler les feuilles des arbres ; des roulades de rossignols s'égrènent dans la nuit claire. Il parle, je l'écoute ; je passe des soirées délicieuses, les mains sur les genoux, l'âme dans un paradis, sans pensée ; une poésie infinie me pénètre... Mon Dieu que ce pays est beau !... Nous y reviendrons l'année prochaine, tous les deux, seuls. Il m'a demandé si j'acceptais ce projet de voyage, devinant que je répondrais oui, avec reconnaissance : tout me rappellera de chers souvenirs..."

.....
 Paris... octobre, 1890... — " Les fiançailles, les apprêts du mariage, que tout cela s'est fait, rapide et doux ! On vient de m'apporter une robe. La bénédiction nuptiale sera donnée à Saint-Roch. Je serai belle, il m'aimera davantage : je souhaite si ardemment de lui plaire !... "

.....
 " Quelques mots, avant de me rendre à l'église, les derniers ! Je suis déjà sa femme devant la société ; dans une heure, je vais l'être devant Dieu. J'ai juré obéissance, fidélité : le serment était inutile, mon devoir me sera facile à remplir. Et pourtant, je le répète encore, je me donne toute à lui ; ce cœur

qu'il m'a dérobé, il le gardera toute la vie..."

" Une page reste, blanche, à la fin de mon pauvre petit cahier de jeune fille. Que l'avenir me soit favorable, ou me réserve des peines, j'y dirai ma destinée. Au revoir, cher et discret confident. Heureuse ou malheureuse je te reviendrai."

Alors, comme elle s'appretait à fermer le cahier, il appuya sa main sur la page blanche, et d'une voix calmement interrogative : " Doutez-vous encore de moi, et l'heure n'est-elle pas venue d'accomplir votre suprême promesse ? " Puis il baisa les fins cheveux de sa femme, pendant que, d'une écriture ferme elle inscrivait la conclusion de ce court poème d'amour : *Bonheur*.

PAUL ESPÉRON.

LES THUGS

A propos de l'introuvable Jack l'Eventreur, on a rappelé ces Thugs mystérieux qui longtemps éouvantèrent l'Inde anglaise.

Les Thugs, on le sut après l'arrestation de leur chef, Faringhea, constituait une puissante association religieuse comptant au moins cinquante mille adeptes. Leur but était d'empêcher l'occupation de l'Inde par les Anglais, à l'aide de l'assassinat, et de fait, ils s'acquittaient de leur tâche à merveille.

Les fonctionnaires, les touristes, les officiers et soldats isolés ou en petites troupes, avaient grand-peine à échapper aux Thugs. Le nombre de leurs victimes peut-être porté, sans exagération, à plusieurs centaines de mille. Dans cette lutte, les étrangleurs usaient de ruses et de stratagèmes, tous plus ingénieux les uns que les autres. Malgré d'incessantes battues, ils parvenaient toujours à se dérober.

Les Thugs adoraient *Kalhi*, déesse de la destruction. Au moment de l'initiation, on leur ap-

prenait à étrangler leurs victimes à l'aide d'un fouldard roulé en corde ou d'un lacet. Il leur était formellement interdit par les rites sacrés de verser le sang. En outre, ils devaient rapidement effacer toute trace du meurtre et faire disparaître le cadavre.

Faringhea fut arrêté par le major Sleeman, dans les fameux bosquets de Mundsoar, sur la route de Sangor à Bhopac : c'était là le centre des opérations des Thugs. Par vanité, et pour montrer la puissance de l'association dont il était le chef, Faringhea invita le major à faire fouiller le sol, à l'endroit même où ils se trouvaient ; on y découvrit treize cadavres ! Le bois, bien que d'une faible surface, devait en renfermer plusieurs milliers.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 6 AVRIL,
Après-midi et soirée.

LA FAMEUSE COMÉDIE INTITULÉE

OUR MALINDY.

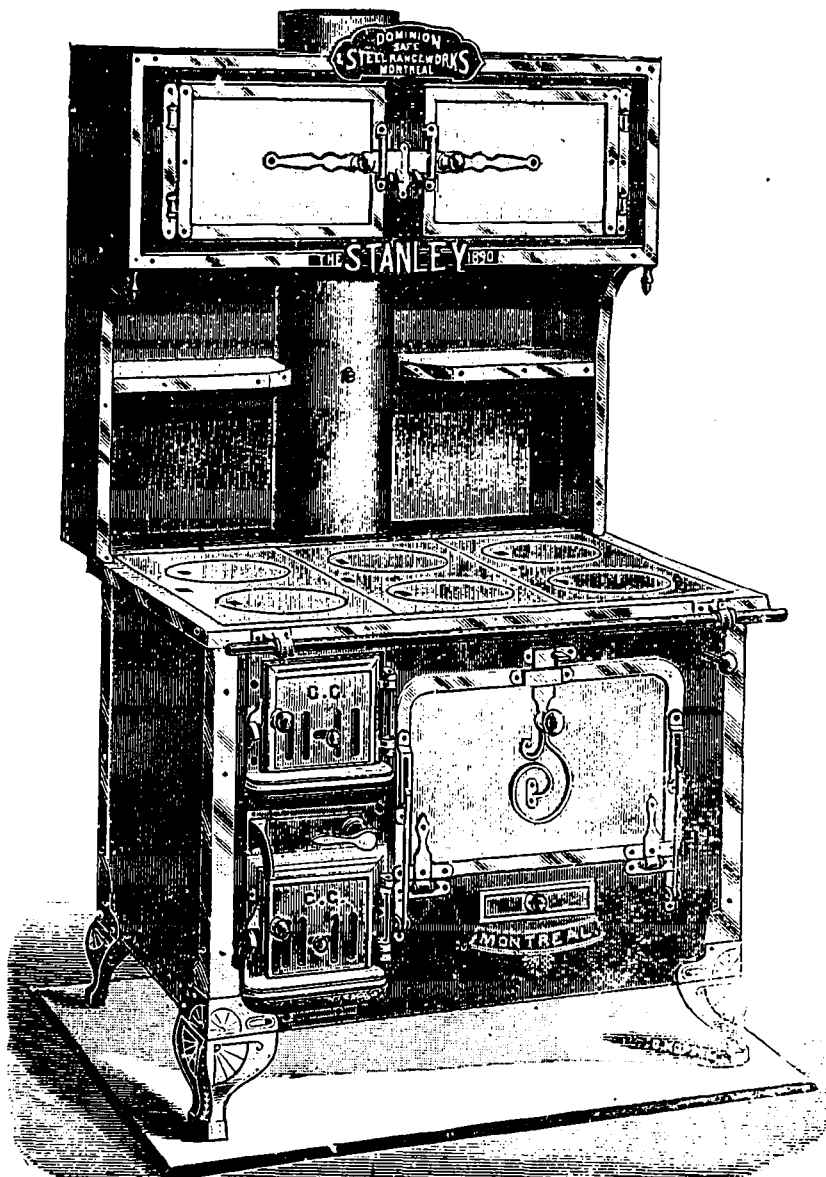
Excellente compagnie, jolis décors, costumes,
etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : *LOST IN NEW YORK*



GODE. CHAPLEAU
 Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
 320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
 Téléphone Bell 133.
 Téléphone Fédéral 828.

DYSPEPSINE

LE GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Sommaire de la 55e livraison (21 Mars 1891). TEXTE:—La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaine de Colette et de Tout droit.—L'Institut, par Alexis Lemaître.—Le commandant Pamplémousse, par Maxime Du Camp, de l'Académie française.—Une tentative désespérée, imitée de l'anglais, par C. Dickson.—Chaque numéro, 40 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.
Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

PILOLES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN
2123 rue NOTRE-DAME

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Enlèvements de comptes, Pancartes,
- Annales d'encre, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées. Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —
SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.
25c. LA BOUTEILLE

Lavolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST-GABRIEL



VOUS DE PAYEZ rien du tout

C'EST GRATIS

Pour l'examen. Coupez cette annonce, envoyez-la à notre adresse et nous vous enverrons la montre par express, "C. O. D.", franc de port; nous payons les frais de transport. Vous pouvez l'examiner; si vous ne la trouvez pas telle que décrite ici, laissez-la entre les mains de l'agent; si au contraire, vous en êtes parfaitement satisfait, vous n'avez qu'à lui payer notre PRIX SPÉCIAL \$5.98 et à garder la montre. Une montre comme celle-ci n'a jamais été annoncée sur les journaux auparavant. C'est un MARC-GRIS D'OR qui méritent toute votre attention. Cette montre est fabriquée d'une composition métallique recouverte de deux lames d'or de 18 carats, garantie en tout. Le boîtier, le couvercle, etc., sont gravés à la main, très bien finis et garantis. PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS. Le mouvement imite beaucoup le "Waltham," riche-ment monté sur rubis, valeur de 18,000 baitements à l'heure, balancier à expansion, pignon et échappement breveté et garanti chronomètre fidèle. Une garantie est envoyée avec la montre. On vend ces montres pour \$25.00 partout ailleurs. Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de drogues pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

Elixir Resineux Pectoral



MARQUE DE COMMERCE.

Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant:

Montréal, 27 mars 1892. Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAPARD, M. D.
Professeur de chimie
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un million distribué



LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous yrons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Ed. Beauregard
J. T. Early

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAU, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADÉMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,
MARDI, 14 AVRIL 1891

Prix Capital . . . \$300,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$300,000, soit.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000, soit.....	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit.....	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit.....	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit.....	20,000
5 PRIX DE 5,000, soit.....	25,000
25 PRIX DE 1,000, soit.....	25,000
100 PRIX DE 500, soit.....	50,000
200 PRIX DE 300, soit.....	60,000
500 PRIX DE 200, soit.....	100,000

PRIN APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE 300, soit.....	30,000
100 PRIX DE 200, soit.....	20,000

PRIN TERMINAUX

999 PRIX DE \$100, soit.....	\$99,900
999 PRIX DE \$100, soit.....	\$99,900

3,134 Prix se montant à \$1,054,800

PRIN DES BILLETS:

Billet Complet, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout. IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez: PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express. *Franches de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.